



HAL
open science

La feria de Séville. Une fête populaire à guichets fermés

Hélène Combes

► **To cite this version:**

Hélène Combes. La feria de Séville. Une fête populaire à guichets fermés. Les Études du CERI, 2021, 256, pp.1-40. 10.25647/etudesduceri.256 . hal-03366767

HAL Id: hal-03366767

<https://hal.science/hal-03366767>

Submitted on 5 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SciencesPo

CENTRE DE RECHERCHES
INTERNATIONALES

LES ÉTUDES DU CERI

N° 256 - mai 2021

**LA FERIA DE SÉVILLE
UNE FÊTE POPULAIRE
À GUICHETS FERMÉS**

Hélène Combes



La feria de Séville **Une fête populaire à guichets fermés**

Résumé

Si la feria de Séville s'inscrit dans une tradition vivace en Espagne de festivités populaires, elle s'en distingue nettement par son caractère très fermé. Organisée autour de *casetas*, petites maisons de toile aux décors traditionnels, la fête se déroule dans ces espaces qui sont très majoritairement privés (seules 1,7% des 1052 *casetas* sont ouvertes au public).

Lieu de l'entre-soi social par excellence, de l'entretien (parfois sur plusieurs générations) d'un capital social familial, la feria questionne la société démocratique et donne lieu à des débats et controverses, notamment sur sa prise en charge municipale. Son modèle de fête à guichets fermés génère aussi un phénomène de « contre-feria », qui s'est notamment développé au moment de la transition démocratique autour d'organisations politiques d'opposition.

Proposer une histoire de la feria qui morcelle le collectif, qui le désenchante et le réinscrive dans les trajectoires sociales et politiques des individus et des groupes qui y participent permet de faire de la feria, objet emblématique des chroniques locales et des brochures touristiques, un objet de sciences sociales depuis lequel s'étudient réseaux sociaux et politiques.

The Seville Feria **A Sold-Out People's Festival**

Abstract

Although the Seville Fair is part of a lively tradition of popular festivals, it clearly distinguishes itself from others of its kind on account of its very exclusive nature. The festival is organised around *casetas*, small traditional-style fabric houses, the vast majority of which are private (only 1.7% of the 1,052 *casetas* are open to the public).

Because it is a site of social exclusivity par excellence, a place for upholding family social capital (sometimes across several generations), the fair challenges the democratic society and triggers controversy and debate, especially when it comes to its management by the municipality. Its model of a sold-out party has also given birth to the phenomenon of a counter-feria, which developed during the moment of democratic transition around organisations of political opposition.

Offering a history of the feria that splits up the group, that strips away its illusion and reinscribes it in the social and political trajectories of the individuals and groups that participate in it transforms this prominent object of local chronicles and tourist brochures into an object of social science that enables the examination of social and political networks.

N. B. : Les adresses des sites internet cités dans ce volume ont été vérifiées en avril 2021

La feria de Séville

Une fête populaire à guichets fermés

Hélène Combes, CNRS, Ceri Sciences Po

*A la mémoire de Bernard Grau,
fin connaisseur de Séville et de ses mondes.*

4 mai 2019, 22 heures. Pas un passant, très peu de mouvement. Aucun promeneur ne prend le frais sur les berges si prisées du Guadalquivir. Les étudiants ont déserté les parcs qui le bordent et où ils se retrouvent habituellement en bandes joyeuses, bruyantes et alcoolisées. Les terrasses des cafés sont vides, les rideaux baissés. Peu d'immeubles sont illuminés à une heure où les Sévillans commencent tout juste à dîner. La ville, d'un calme troublant, semble en état de siège. Ce silence si singulier est à peine troublé par le pas régulier des chevaux et le son cristallin des grelots qu'ils portent à l'encolure. On en vient à douter : sommes-nous vraiment en 2019 ? Sur le pont du Cachorro, les calèches se succèdent et se découpent sur le fleuve avec, en fond, ce qu'il reste des pavillons de l'Exposition universelle de 1992 : une fusée Ariane, un bâtiment de métal oxydé, la proue d'un pont en forme de caravelle. Les attelages de deux, quatre, voire six chevaux avancent au trot cadencé. Les voitures noires et dorées transportent des femmes aux robes chatoyantes et des hommes tirés à quatre épingles. Les cochers portent haut-de-forme et bottes cirées.

En ce jour de printemps, la ville se vide de ses habitants qui convergent en masse vers la feria, dans le quartier des Remedios. Elle y a élu domicile dans les années 1970 alors que cette partie de la ville, sortie de terre dans les années 1960, était prisée par la bourgeoisie locale qui avait délaissé les maisons exiguës du centre historique pour le confort moderne. Depuis le milieu du XIX^e siècle, la feria se tenait au Prado de San Sebastián, une avenue à quelques encablures de l'Alcazar. Créée par un Catalan et un Basque, comme les Sévillans aiment le répéter, elle fut d'abord une foire à bestiaux visant à développer l'industrie de la ville, perçue

comme endormie par les deux fondateurs, issus de régions alors plus dynamiques¹. Le bétail a peu à peu disparu dans la seconde moitié du xx^e siècle, et les *casetas* – petites maisons de toile aux décors traditionnels – sont restées entre les mains de la grande bourgeoisie terrienne qui y festoyait dans un univers champêtre fantasmé. La feria a perdu sa vocation commerciale et pris de l'ampleur lorsqu'elle a déménagé dans le quartier des Remedios.

Nous sommes en 1973, et depuis une petite décennie, la ville bruisse de multiples oppositions au régime franquiste. La feria est investie par des groupes clandestins comme une conquête sur le franquisme, et des chants révolutionnaires sont entonnés à quelques centaines de mètres à peine des très nombreuses *casetas* de militaires. En 1978, alors que la transition bat son plein, les partis politiques sont légalisés et obtiennent de grandes *casetas* : une rue entière leur est dédiée. Malgré les velléités de démocratisation de la première municipalité postfranquiste, élue en 1979, la feria de Séville conserve sa singularité : elle est en très grande partie privée. Seules 1,7 % des *casetas* sont ouvertes au public². Les autres n'accueillent que leurs sociétaires et leurs invités. Et dans les rues qui y mènent, des réseaux sociaux, normalement cachés dans l'intimité des clubs, des confréries ou des maisonnées, s'affichent dans l'espace public.

Pour les anthropologues, toutes les festivités sévillanes sont profondément intriquées.

« Hasard du calendrier ? C'est pourtant le calendrier qui relie inéluctablement le sens... La feria ne peut en effet s'émanciper du temps par rapport auquel elle s'articule. Elle reste, malgré un déplacement de registre, en liaison directe avec le calendrier liturgique romain : l'atmosphère exubérante de joie qui la caractérise, analogue aux attendus sensibles du temps pascal, et son articulation temporelle à la date même de Pâques. »³

« Comme tous les ans la ville s'apprête à entrer dans le grand tourbillon des fêtes de printemps. Celles-ci [...] s'inscrivent dans un ensemble plus large de célébrations qui courent tout au long de l'année et dans les rues de la cité : nativité, Epiphanie, carême, semaine sainte, feria, corridas de toros, départs et retours tonitruants du pèlerinage du Rocio, fête du Corpus Christi, sorties de Vierges à l'Enfant... »⁴

A cela s'ajoutent les fêtes spécifiques à chaque confrérie et à certains quartiers (carnaval de San Jacinto, Vela de Santa Ana, etc.)⁵. Ce temps de la fête a été étudié dans sa dimension calendaire et rituelle. « Toutes ces festivités constituent un système dont chacun des éléments n'a de sens que dans la mesure où il demeure lié à tous les autres. »⁶ Sur un total de 700 000

¹ Voir la principale chronique de la feria, datant de 1974, écrite par un journaliste et systématiquement citée : N. Salas, *Las Ferias de Sevilla*, Séville, Ayuntamiento de Sevilla, 1974.

² La feria compte mille cinquante-deux *casetas* dont seules dix-huit, de grande taille, sont dites « publiques » c'est-à-dire ouvertes à tous : sept appartiennent à des mairies d'arrondissement, quatre à des partis politiques, trois à des syndicats, deux à des services de la mairie et une est réservée depuis 2018 aux touristes. Les ferias restent (ou sont redevenues) une « tradition » très vivace en Andalousie, tant dans les villages que dans les grandes villes qui possèdent tous leur champ de foire. Celle de Jérez est presque aussi courue que celle de Séville. Aucune n'a d'espace privatif et les *casetas* y sont toutes ouvertes au public.

³ Hélène Zwingelstein, « (Re)mettre la ville au monde. Permanence et renouveau social au miroir monographique du fait religieux populaire à Séville », Thèse d'anthropologie, Paris, EHESS, 2017, p. 41. La feria commence quinze jours après la fin de la semaine sainte.

⁴ *Ibid.*, p. 193.

⁵ Hélène Zwingelstein égraine une liste de festivités longue d'une page entière (*Ibid.*, p. 60).

⁶ Pedro Romero de Solís, « La semaine sainte à Séville », in Yvonne De Sike (dir.), *Fêtes et croyances populaires en Europe : au fil des saisons*, Paris, Bordas, 1994, p. 114.

habitants *intra-muros* en 2013, 195 000 étaient membres d'une confrérie, 70 000 avaient défilé en procession⁷ et environ 30 000 étaient *socios* (membres payant la cotisation) d'une *caseta*. Comme le notent des anthropologues ayant travaillé sur la semaine sainte, la feria apparaît comme une « matrice de la vie sociale sévillane », comme un observatoire « des relations implicites de pouvoir sur le plan social, politique, économique et de genre articulées au devenir social de la ville »⁸. C'est un premier intérêt offert par la feria à une sociologue.

Encadré 1 – Enquêter sur la feria

Ce travail repose sur une enquête en immersion de deux ans à Séville⁹, d'une intensité variable liée au temps même de la fête. La première étape, exploratoire, a commencé en novembre 2018 : immersion dans les règles sociales de la ville, mesure de l'importance de ses échéances festives, compréhension des logiques complexes de stratification sociale locale à la faveur d'une installation familiale dans le quartier de Triana¹⁰ et de multiples échanges informels liés à la vie quotidienne. Simultanément, j'ai réalisé une première série d'une trentaine d'entretiens avec des responsables de *casetas* (généralement des présidents) ou des personnes recommandées car très *feriantes*¹¹. Ces contacts ont été laborieusement glanés – signe avant-coureur de la clôture des réseaux que je souhaitais pénétrer – auprès de voisins, de collègues, de connaissances ayant de la famille à Séville et d'Elena Alvarez Blanes, une étudiante qui souhaitait faire un stage avec moi¹². Ces entretiens m'ont familiarisée avec les règles des *casetas*, tandis qu'en parallèle je constituais un petit corpus de documents : statut de *casetas*, photographies, documents recueillis à la mairie et dépouillement de l'ensemble du fonds *Fiestas mayores* des archives municipales.

Ce premier moment s'est achevé avec la feria elle-même, où j'ai passé dix jours, sept heures par jour en moyenne, dans les *casetas* de mes enquêtés ou des *casetas* publiques. Les propos recueillis dans le cadre de l'immersion ethnographique – et non lors d'un entretien formel – sont ici anonymisés et les enquêtés ne sont nommés que par un prénom d'emprunt.

Une fois les premières données traitées, une nouvelle étape du travail de terrain a commencé en décembre 2019. Je me suis alors concentrée sur des groupes politiques disposant d'une *casetas*, afin de reconstituer l'histoire politique de ces dernières. J'ai réalisé à cette fin une quinzaine d'entretiens et consulté les archives du parti communiste andalou. A partir de mars 2020 et du confinement imposé par la pandémie de Covid-19, j'ai opéré un suivi virtuel de certains de ces groupes et participé à la feria confinée la plus active de Séville, organisée dans la rue que j'habitais (*cf infra*).

Or comme le rappelle Michel Agier, « souvent on perd de vue le caractère local, fragmenté »¹³ de la fête. La feria, comme le carnaval de Bahia au Brésil, se construit par strates successives,

⁷ Antoinette Molinié, *La Passion selon Séville*, Paris, Editions du CNRS, 2016, p. 23.

⁸ Rosa Maria Martínez Moreno, « "Una habitación propia" en la feria de abril de Sevilla », *Jornadas de antropología de las fiestas. Identidades, mercado y poder*, Alicante, Ediciones M&C, 1999, p. 205.

⁹ Le début de mon séjour a été effectué grâce à une bourse de mobilité SMI CNRS-Casa de Velázquez.

¹⁰ Triana, situé sur la rive gauche du fleuve, fut le quartier des marins et des gitans. Ces derniers en ont été très largement expulsés sous le régime franquiste. Le quartier reste aujourd'hui socialement mixte, malgré une gentrification de certaines rues, et vote très majoritairement socialiste. Podemos y est aussi fortement implanté.

¹¹ Terme qui qualifie les personnes aimant particulièrement la feria.

¹² Fine connaissance de la société sévillane sur laquelle elle porte un regard réflexif de par sa double nationalité (elle est aussi mexicaine et ne réside pas à Séville), je la remercie chaleureusement pour son rôle de passeuse culturelle.

¹³ Michel Agier, Emmanuelle Lallement, « Carnavals de Bahia et d'ailleurs. La ville, la fête et l'incertitude du

par agrégation de collectifs hétérogènes et parfois concurrents. Cette histoire reste à faire ; une histoire qui morcelle le collectif, qui le désenchanter et le réinscrit dans les trajectoires sociales et politiques des individus et des groupes qui y participent. La feria est l'objet par excellence de chroniques locales et des brochures touristiques¹⁴ ; je souhaite en faire un objet de sciences sociales¹⁵.

Mon propos est donc d'interroger cette fête populaire singulièrement marquée par un très fort entre-soi social, « considéré comme contraire aux valeurs d'une société démocratique »¹⁶. Ce paradoxe (privé/public, ouverture/fermeture) constitue une ligne de tension qui sera au cœur de ce travail. Comment cette volonté de préserver un très fort entre-soi social questionne-t-elle le vivre ensemble de la ville – et donc la gestion municipale de l'événement – et crée-t-elle, depuis le retour à la démocratie, des espaces de résistance qui se veulent inclusifs et cherchent à redonner un caractère ouvert, et donc « démocratique », à cette fête populaire à guichets fermés ?



Photo L. Mimar, 2019

monde : entretien avec Michel Agier », *Socio-anthropologie*, n° 38, 2018, pp. 153-166.

¹⁴ Les nombreux chroniqueurs ayant publié des ouvrages, généralement coédités par la mairie de Séville, et les quelques anthropologues l'ayant évoquée au détour de leur travail sur la semaine sainte, l'étudient comme un tout, comme un événement social réifié.

¹⁵ L'enjeu est ainsi de l'appréhender comme un phénomène social à étudier pour lui-même en le replaçant dans le contexte de la société sévillane, en s'extrayant des débats entre hispanistes qui cherchent à montrer que « l'Espagne est différente » ou des « tendances à mettre l'accent sur les points communs entre l'Espagne et les autres pays d'Europe » (Joseph Pérez, *Andalousie. Vérités et légendes*, Paris, Tallandier, 2018, p. 112).

¹⁶ Sylvie Tissot, « Entre soi et les autres », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 204, 2014, p. 5.

UNE FÊTE POPULAIRE MARQUÉE PAR L'ENTRE-SOI

Une feria pas comme les autres ?

Le champ de foire (*recinto ferial*) est une esplanade de terre battue de couleur ocre qui s'étend sur 450 000 m² à l'est du quartier des Remedios, le plus riche de la ville selon les dernières statistiques¹⁷. Sur cet espace désolé la plus grande partie de l'année, au printemps sort de la poussière une ville enchantée faite de dentelles, de lampions, de musiques et de rires. Ses rues aux noms de toréadors – Curro Romero, Joselito El gallo, Ignacio Sánchez Mejías, Gitanillo de Triana – se peuplent d'attelages luxueux, de femmes en robes de *flamenca*, de cavalières montées sur de magnifiques étalons à la crinière tressée. La rue de l'Enfer est la plus prisée des enfants : une immense fête foraine s'y déploie, qu'arpentent des vendeurs de sucreries en tout genre. Dès 17 heures, le son des *sevillanas*¹⁸ emplit les *casetas* et les planchers de bois vibrent sous les pas des danseurs qui ne s'arrêteront qu'au petit jour. La féerie de la feria tient aussi, pour certains, à la présence de têtes couronnées qui s'y rendent rituellement dans desattelages de contes de fées : en 2018, j'y ai vu des membres de la famille des Bourbons, des familles royales des Pays-Bas, d'Italie et de Grèce. Jacky Kennedy ou Grâce Kelly ont foulé son sol¹⁹. Autant de photographies qui agrémentent les pages de la presse *people*. Ces célébrités investissent les hôtels de luxe, arrivent parfois en yacht²⁰, et louent de flambantsattelages des élevages de grandes familles de propriétaires terriens. Plus généralement, la fête est aussi un événement économique dans cette ville qui vit essentiellement du tourisme²¹.



¹⁷ « Precio medio de la vivienda en Sevilla en el cuarto trimestre de 2018, por distrito (en euros por metro cuadrado) », <https://es.statista.com/estadisticas/578422/precio-del-metro-cuadrado-de-la-vivienda-en-sevilla-por-distrito/>.

¹⁸ Un genre musical propre à la feria. Si tous les enquêtés disent les aimer, aucun n'en écoute en dehors de cette période.

¹⁹ Alfonso Braojos et al., *La Feria de Sevilla. Testimonios de su historia*, Séville, Fundación Cajasol, 1996, p. 170-171.

²⁰ En 1979, un ponton supplémentaire a été construit pour accueillir les trente-huit yachts venus spécialement pour la feria. Voir ABC, 24 avril 1979, p. 24.

²¹ L'impact économique de la feria est évalué à 700-800 millions d'euros pour la ville, comme le précise Juan Cabrera Valera, adjoint au maire en charge des *fiestas mayores*, (entretien, octobre 2019). Cette dimension sera peu abordée dans le cadre de cette étude. Ici comme ailleurs, elle participe cependant d'une revitalisation de l'activité dans les années 1980. Voir Jeremy Boissevain (dir.), *Revitalizing European Rituals*, Oxford/New York, Routledge, 1992.

Comment la feria se déroule-t-elle ? Les membres des casetas sont chaque année les premiers à la découvrir, dans une ambiance intimiste, lors du repas qui leur est exclusivement réservé : le dîner du *pescaito*. A minuit, c'est l'*alumbrado* : l'éclairage public est très officiellement allumé par le maire et l'immense arche d'entrée de la feria émerge de l'obscurité.



Photo H. Combes, 2019

Les festivités peuvent alors commencer, après des semaines de travail préalable. La feria sort en effet de terre à partir du mois de mars. Un service de la ville – *Fiestas mayores* (« grandes fêtes ») – s'est chargé de monter des structures métalliques dès janvier. Puis chaque collectif prend le relais pour édifier les murs de sa propre *caseta*, ornée de sa *pañoleta*, un fronton peint selon des règles très codifiées qui porte souvent le nom de la *caseta*. Celles-ci mesurent entre 24 et 192 m² (deux à huit modules). Il y a quelques années encore, les membres des casetas effectuaient eux-mêmes cette rude tâche. L'évocation de ce temps héroïque éveille la réminiscence d'une fraternité masculine enchantée mais aussi le souvenir d'une besogne éreintante. Le travail était titanesque : les casetas sont de vrais lieux de vie avec un salon où danser, un bar où commander, une cuisine avec d'immenses friteuses où calamars, encornets et anchois de la poissonneuse embouchure du Guadalquivir grésillent avant d'être servis aux *socios* et à leurs invités attablés dans un décor fantasmé du XIX^e siècle avec tableaux, miroirs dorés et meubles verts peints de fleurs colorées ou de scènes champêtres.

« L'esthétique est fortement régulée par des ordonnances municipales. [...] La caseta n'est pas à soi mais concédée par la mairie »²². « La première année, nous avons eu une amende car nous n'avions pas peint la *pañoleta* selon la norme de la mairie ! » explique un enquêté. Patrica, de la caseta de la CGT *El Garbanzo Negro*, raconte :

²² R. M. Martínez Moreno, « Una habitación propia... », art. cité, p. 205.

« On a eu des amendes plusieurs fois ! On avait dessiné un pois chiche noir sans mettre des motifs folkloriques !²³ Tu dois mettre des fleurs mais nous on se disait "qu'est-ce que des fleurs ont à voir avec notre *caseta* ?", et on n'a pas mis de fleurs. »²⁴

La municipalité s'érige en gardienne des traditions. Comme le précise l'adjoint au maire en charge des *fiestas mayores* :

« Nous faisons même attention à la musique qui doit être traditionnelle. Si certains ne respectent pas cette règle, [mon service] leur envoie la police locale, c'est aussi ma fonction, n'est-ce pas ? Car la musique, ce qui se chante et ce qui se danse, doit être typique de la feria. »²⁵

Plus généralement, le déroulement de la feria est réglementé par une ordonnance municipale qui précise ses horaires et ceux des promenades à cheval. L'ordonnance de 1986 comporte quarante et un articles et celle de 2007 quatre-vingt-un, indice qu'avec le temps, la volonté d'encadrement de la mairie ne va pas en s'atténuant, bien au contraire²⁶. Divers concours contribuent aussi à l'encadrement municipal de la tradition : celui du portique d'entrée, symbole par excellence de la feria (celui de 2019 a été sélectionné parmi quatre-vingts propositions), celui de la plus belle *caseta*, remporté plusieurs années d'affilée par la *caseta Peña Hispalense* (ci-dessous), ou encore ceux du plus bel attelage, de la meilleure cavalière ou du meilleur toréador. Car la feria, historiquement liée au commerce des taureaux, conserve de son passé l'articulation à la corrida. Ce dernier concours se tient chaque jour à La Maestranza, les mythiques arènes de Séville²⁷.



Photo H. Combes, 2019

²³ Par exemple, l'ordonnance municipale de 1986 stipule que la *pañoleta* doit être décorée de motifs « baroques traditionnels » (art. 22). Au sujet du pois chiche noir de la caseta de la CGT, voir note 81.

²⁴ Entretien avec Patricia Gallegos, responsable de la caseta *El Garbanzo Negro*, janvier 2020.

²⁵ Entretien avec Juan Cabrera Valera, octobre 2019.

²⁶ « Ordonanzas municipales de la Feria de abril », Ayuntamiento de Sevilla, 1986 ; « Ordonanzas municipales de la Feria de abril », Ayuntamiento de Sevilla, 2007. Cette inflation réglementaire concerne essentiellement la présence des chevaux à la feria, ainsi que la nature des infractions.

²⁷ Parmi les trente personnes que j'ai interrogées, une seule a suivi la corrida pendant la feria.

Qui possède les casetas ? La réponse n'est pas aisée. Outre les dix-huit casetas publiques, cinquante-sept appartiennent encore à une famille sur le modèle de ce qu'était la feria jusque dans les années 1970, et cinq cent onze à des entités variées (clubs sociaux ou chambres de commerce) ainsi qu'à des entreprises qui s'en défont peu à peu en raison de leur coût. Treize dépendent de services de la mairie (éboueurs, service des eaux, etc.) et constituent pour les employés, parfois très nombreux à l'instar de ceux de la compagnie des poubelles qui emploie deux mille personnes, un droit des travailleurs très valorisé et défendu bec et ongles par les syndicats²⁸. Quatre cent quatre-vingt-dix-neuf sont dites familiales et souvent partagées : le coût étant trop élevé, elles se sont ouvertes aux amis et aux amis d'amis au fil des années ou, pour celles nées après les années 1970 dans une société en mutation, se sont constituées autour de groupes affinitaires, parfois réunis en « sociétés » autour d'une passion (*peñas*). Le passé du pays et de la ville se perçoit aussi dans les nombreuses casetas toujours liées à des corps de l'armée, des grades ou des casernes parfois aujourd'hui disparus : plusieurs dizaines de casetas, souvent très spacieuses et où une tenue formelle est de rigueur pour les hommes, accueillent quelques militaires en exercice, des retraités et leurs descendants n'ayant plus aucun lien avec l'armée en dehors de ce moment de convivialité. Ces casetas, désormais souvent organisées en *peñas*, se mêlent donc à plus de cent quatre-vingt-dix casetas associatives où coexistent des associations sportives, de quartier ou religieuses.

Encadré 2 – La robe de *flamenca*

Comme l'explique l'anthropologue Rosa Maria Martínez Moreno, « Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, il se produit une confluence de trois événements fondamentaux pour la naissance de la robe de *flamenca* telle qu'on la connaît aujourd'hui : le mouvement romantique, la consolidation du flamenco et la création de la feria à Séville. » La robe de *flamenca* s'impose dans l'imaginaire collectif, notamment grâce aux récits de voyages, comme le symbole de l'Espagne. Elle « a été utilisée indistinctement par les classes aristocratiques et populaires » et possède en conséquence « un caractère interethnique, interclassiste [et] transgénérationnel », contribuant à la façade d'une fête populaire. « A partir des années 1960, on a observé [...] un rejet de l'usage de la robe traditionnelle par la jeunesse contestataire, qui a aussi arrêté d'assister à la feria. »²⁹ « Les jeunes ou une grande partie d'entre eux issus des classes moyennes, plus éduqués que la génération antérieure à la guerre, rallient les rangs de la gauche et adoptent une attitude de rupture vis-à-vis des traditions qui avaient été fortement politisées sous le franquisme. La manière de s'habiller a rapidement acquis une connotation idéologique en se convertissant en expression d'identité et de protestation politique. »³⁰ Martínez Moreno montre aussi comment, avec la transition et surtout le renouveau andalou au début des années 1980, la robe de *flamenca* a été remise au goût du jour. Son enquête objective, à travers l'étude de la production de ces robes, une très forte augmentation de la demande dans les années 1980 et 1990³¹. Dans les années 2000, 59 % de la production était issue de l'économie informelle. Les entreprises sont surtout familiales et l'apprentissage du métier se fait à travers une socialisation féminine³².

²⁸ Deux de mes interlocuteurs m'ont fait part de la bataille menée par les syndicats pour que l'entreprise n'abandonne pas la caseta et que les travailleurs ne perdent pas ce droit. Dans les deux cas, les casetas ont finalement été reprises par les salariés eux-mêmes (des casetas en coopérative en quelque sorte !).

²⁹ R. M. Martínez Moreno, *El traje de Flamenca*, Séville, Signatura Ediciones, 2007, p. 203.

³⁰ *Ibid.*, p. 225.

³¹ *Ibid.*, pp. 40, 315.

³² *Ibid.*, pp. 264, 123.

Pour garder la concession, il faut renouveler la cotisation chaque année auprès de la mairie. Elle s'élève à 1 300 euros³³ pour une *caseta* de petite taille et constitue une rentrée fiscale conséquente pour la municipalité. Les quelques places qui se libèrent sont souvent le fruit de la négligence du président qui ne fait pas les démarches en temps et en heure. Javier Venegas raconte :

« Je suis hanté par un cauchemar, surtout pendant les nuits de grosses chaleurs où l'on dort très mal, ce qui est fréquent à Séville : j'oublie de faire la demande de renouvellement et je perds la *caseta*. »³⁴

La liste d'attente est très longue (vingt-trois ans actuellement !). Seule une ou deux *casetas* obtiennent une place chaque année. Les noms qui leur sont attribués évoquent parfois avec humour cette longue attente : l'une s'appelle ainsi *A ver si sale* (« Voyons si elle est tirée au sort »).

L'organisation de la feria constitue aussi un vrai défi pour la mairie qui doit gérer l'apparition soudaine d'un quartier éphémère, relié à l'eau et à l'électricité, avec toute l'infrastructure que cela implique. Un défi bien plus grand que la semaine sainte pour laquelle « le décor est la ville elle-même »³⁵. L'adjoint au maire en charge des *fiestas mayores* explique ainsi :

« Construire une ville aussi importante nécessite un impressionnant travail de coordination et d'investissement. [...] Dès le mois de juin [de l'année précédente], on commence avec les premiers documents administratifs, et les premières structures métalliques, dès décembre³⁶. Nous avons quatre mois de travail à temps complet avec une coordination de tous les services concernés ainsi que de toutes les entreprises prestataires de services [pour la municipalité]. [...] Nous avons un organe appelé Cecop dans lequel sont présents vingt-trois services administratifs. Et pendant la feria, il faut ajouter la Guardia civil, le 112, le 016 pour les questions d'urgences sanitaires, la police nationale et la Croix rouge. Quelques jours avant la feria, il y a une réunion et ensuite, à la première heure, tous les jours de la feria afin que tous les services soient coordonnés et que cela soit une horlogerie parfaitement réglée. Ça c'est un travail qui ne se voit pas. Et pour que les gens aillent à la feria et profitent, il y a cette machine avec plus de trois mille personnes qui travaillent. »³⁷

La police municipale est déployée en masse et veille, notamment, à limiter le *botellón*³⁸ : la vente à la sauvette est interdite et l'interdiction de vente d'alcool imposée dans un périmètre autour de la feria. Les pompiers contrôlent le respect des normes : les feux sont courants et l'ont parfois ravagée, comme en 1964 où soixante-sept *casetas* sont parties en fumée³⁹. Des ambulances sont aussi postées à différentes entrées. Un service municipal vétérinaire porte assistance aux chevaux en détresse et évacue les animaux affolés par le bruit ou épuisés par

³³ « Caseta Los Jueves en la Noche, Ingresos y gastos, 2012-2013 », document comptable de la caseta.

³⁴ Entretien avec Javier Venegas, employé dans l'administration, président d'une caseta, février 2020.

³⁵ Entretien avec Juan Cabrera Valera, octobre 2019..

³⁶ Début mars 2020, quand la feria est annulée en raison de l'épidémie de Covid-19, la structure est déjà en grande partie montée et restera sur place plusieurs semaines dans l'attente d'un éventuel report de la feria en septembre.

³⁷ Entretien avec Juan Cabrera Valera, octobre 2019.

³⁸ Le fait de se réunir en groupe, généralement de jeunes, pour boire de l'alcool apporté sur place et donc à la bouteille. A la feria, le *botellón* se pratique essentiellement devant les *casetas* publiques.

³⁹ José Luis Garrido Bustamante, *De la feria que se fue*, Séville, Ediciones del Ayuntamiento, 1995, p. 139. Comme je l'ai constaté dans les archives, le non-respect des normes anti-incendie et l'absence d'extincteur est la première cause de retrait d'une caseta à son titulaire. Elle est alors perdue pour l'ensemble des membres.

de longues journées de labeur. La mairie pense à tout : si d'aventure, avec la foule et les verres de manzanilla⁴⁰, on en vient à égarer sa progéniture, on peut la retrouver à la caseta des enfants perdus⁴¹.

Encadré 3 – Une sociologue en *flamenca*

« La feria ne s'étudie pas ; elle se vit »⁴². La vivre, c'est donc se conformer à ses règles, fortement marquées par une assignation de genre. J'ai fait l'expérience de la feria en robe de *flamenca*, et je suis passée par les différentes étapes – souvent très ritualisées dans les familles – de son essayage et de ses ajustements.

Dès le début de l'enquête, les femmes de mon entourage se sont préoccupées de ma tenue : la compagne d'un collègue a proposé de m'en prêter une et plusieurs connaissances m'ont transmis des annonces de robes d'occasion, ou de ventes de charité où je pouvais en trouver à un prix raisonnable. M'imaginant fort peu faire du terrain en robe traditionnelle, j'ai tenté de trouver des échappatoires. J'ai d'abord envisagé de m'y rendre en cavalière – « Il te faudrait le cheval » m'a aussitôt rétorqué, mi interloquée mi amusée, une connaissance –, puis dans une tenue plus discrète que j'avais repérée dans plusieurs magasins : une jupe longue à volant et un chemisier en dentelle. « Mais c'est la tenue du pèlerinage du Rocio, pas de la feria », s'est exclamé Juan, l'un de mes voisins qui tient une boutique d'articles de *flamenca*. « Tu ne peux pas aller à la feria comme cela ! » J'ai donc découvert progressivement un univers sévillan très codifié, où chaque rituel a sa propre tenue et ses accessoires spécifiques.

C'est un monde dont je suis exclue parce qu'il implique une socialisation précoce : dès la crèche, les enfants sont initiés à danser des *sevillanas* et habillés pour l'occasion. On se transmet les châles en soie (*mantón de Manilla*) de génération en génération, les *flamenca* de mère en fille ; on se les prête entre cousines. Dans les mois qui précèdent la feria, les sociabilités genrées s'inscrivent dans ses préparatifs : les mères cousent des robes pour leur(s) fille(s) ou font des ajustements ; on se concerte entre sœurs sur les combinaisons de tissus et d'accessoires ou sur la nécessité d'acheter ou de commander une nouvelle robe à la mode de l'année, après le salon de la robe *flamenca* qui se tient en février et fixe les tendances. A travers les multiples échanges informels qui ont jalonné les premiers mois de l'année, j'ai peu à peu accepté l'idée que la simple robe rouge à manches courtes qui m'avait été prêtée, et représentait déjà pour moi une énorme concession, ne me permettrait pas de « tenir mon rang ». Une semaine avant la feria, saisie par mon objet, j'ai finalement fait l'acquisition d'une élégante robe bleue à manches longues avec de nombreux volants en dentelle. Une dépense de terrain que ne saurait justifier la dimension ethnographique de mon travail !

Pour la première fois de mon expérience de sociologue, mon objet s'est imposé à moi en particulier dans sa dimension genrée. Les longues séances d'essayage ont construit une image de mon corps comme différent de la norme locale, dont je n'ai pu me départir : j'étais trop maigre, les robes ne me mettaient pas en valeur ; mes cheveux trop fins et trop courts ne permettaient pas d'user de l'art subtil de la combinaison d'accessoires (peignes, fleurs). Pendant la feria, n'ayant pas abandonné mes lunettes, entourée de femmes de toutes générations aux corps pulpeux magnifiés par leurs robes ajustées, je me suis sentie comme une petite souris grise. Ma transformation en *flamenca* m'a donc amenée à changer de regard sur mon propre corps. J'ai expérimenté « une sociologie de la chair »⁴³... au féminin.

⁴⁰ Ce vin blanc sec est un des symboles de la feria. Son importance renvoie au lien très fort qu'entretiennent les Sévillans avec la ville de Sanlúcar de Barrameda, à l'embouchure du Guadalquivir, qui fut longtemps l'avant-port de Séville.

⁴¹ Comme le relate *ABC*, le journal conservateur local, en 1979, plus de 500 enfants ont été égarés pendant la feria et pris en charge dans le cadre de ce dispositif.

⁴² C'est le message qui s'affichait sur la page de la chambre de commerce qui, le jour des innocents (équivalent du 1^{er} avril), avait annoncé la création d'un magister en feria.

⁴³ Loïc Wacquant, *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Marseille, Agone, 2001.

Difficile d'évaluer le nombre de participants avec exactitude, car certains sont présents tous les jours de la semaine (c'était le cas de près de la moitié des membres de mon panel) et posent même des congés à cette fin. La compagnie municipale de bus, qui a ouvert des lignes spéciales pour relier les banlieues résidentielles extérieures à Séville, a transporté en 2019 plus d'un million de passagers⁴⁴ et, au total, les lignes « Festivités » ont acheminé plus de 4 millions de personnes.

Réseaux sociaux dans les *casetas*

Pour l'anthropologue Antoinette Molinié,

« La vie sociale des *casetas* se présente comme un circuit resserré de réseaux dont chaque nœud est lui-même connecté à d'autres chaînes de convivialité, l'ensemble étant traversé par la hiérarchie des statuts sociaux qui, malgré les apparences, garde toute son importance »⁴⁵. La *casetas* est donc un lieu privilégié de l'entretien de l'entre-soi, « qui sous-entend l'exclusion, plus ou moins active et consciente, des autres. »⁴⁶

« Ma *casetas* est ma maison », combien de fois ai-je entendu cette phrase ! Elle met au jour deux points saillants : la place de choix qu'occupe la *casetas* dans la vie du Sévillan, en particulier dans sa vie sociale, et le caractère privé qui lui est attaché, souligné par le parallèle avec la maison. La *casetas* est perçue comme une extension de l'espace social et domestique et renvoie à des formes de sociabilité qui semblent spécifiques à Séville.

Lors d'une discussion avec le mari d'une *socia* originaire de Jérez, ville où toutes les *casetas* sont ouvertes à tous, Macarena s'enflamme :

« Je ne comprends pas la discussion autour du caractère privé des *casetas*. Pourquoi on devrait donner un accès libre à notre *casetas* ? Si je connais quelqu'un qui a une maison de campagne dans la Sierra Norte, je ne débarque pas chez lui. Je ne lui demande pas sa maison si elle n'est pas occupée le week-end. Non, je pique-nique dans la campagne. La feria c'est pareil, cette *casetas*, c'est chez moi. Je ne vois pas pourquoi je la partagerais. »

Nous commentons alors l'annonce du maire de Séville de « démocratiser la feria ». Ce débat est récurrent et renvoie à la difficulté d'accéder à une *casetas*, soit en devenant membre d'une *casetas* existante, soit en en obtenant une pour soi. Le problème est en quelque sorte mathématique : la population de la ville augmente et la feria n'a pas été agrandie depuis les années 1990. Elle ne peut donc absorber ni la totalité des enfants devenus adultes, ni les nouveaux Sévillans⁴⁷. « Les seuls qui abandonnent la *casetas* sont ceux qui partent les pieds devant » concède Antonio Borrego, président de la *casetas Peña Hispalense*. Les présidents des *casetas* subissent donc une pression permanente pour incorporer de nouveaux membres :

⁴⁴ ABC, 11 mai 2019.

⁴⁵ A. Molinié, *La Passion selon Séville*, op. cit., p. 174.

⁴⁶ S. Tissot, « Entre soi et les autres », art. cité, p. 5.

⁴⁷ On peut faire l'hypothèse que l'accès à la feria a constitué, dans les années 1980, un élément important de l'intégration de nouvelles classes moyennes originaires d'autres provinces et/ou de milieu rural.

« J'ai un ami, Miguel, qui a fait une demande pour rentrer dans ma *caseta*. Sa lettre, elle date de plus de quarante ans. Et chaque année, il m'appelle mais je lui dis "Miguel, je n'y peux rien, il y a une liste d'attente". Au fil des ans, il a été de plus en plus amer. Maintenant, je ne le fréquente plus. »⁴⁸

La gestion des séparations de couples membres de la *caseta* est un problème qui a été évoqué de manière récurrente quand je posais des questions au sujet des éventuels moments de tension entre les membres. Un avocat a même expliqué à Elena que plus que la garde des enfants ou du chien, la question de la *caseta* était le premier motif de blocage des divorces par consentement mutuel⁴⁹. Divorcer, c'est aussi rompre avec un réseau de sociabilité que l'on ne peut (plus) partager. « Si je me sépare, je n'aurai peut-être plus de maison mais il est bien clair dans le contrat de mariage que la *caseta* est à moi », m'explique Coral, une passionnée de la *feria*⁵⁰.

Encadré 4 – *Potlatch*⁵¹ à l'andalouse

« Quand une personne rentre, nous faisons un bilan de nos biens : la *caseta* avec les décorations, les chaises traditionnelles, les miroirs, la cuisine, les toilettes, l'entrepôt, etc., et on divise par le nombre de membres. Il faut aujourd'hui verser environ 1 000 euros⁵² pour entrer. »⁵³

Selon les membres qui composent mon panel, la cotisation annuelle varie ensuite pour chacun entre 600 et 1 300 euros. Cet argent couvre essentiellement les frais de montage et de stockage. Par exemple, le montage de la *Peña Hispalense*, la plus grande de l'échantillon, coûte 40 000 euros. Les dépenses individuelles autour de la *feria* sont très nombreuses. Une robe de *flamenca* s'achète entre 200 et 600 euros pour les modèles manufacturés et toute Sévillane se doit d'en avoir au moins une à la mode de l'année. A cela s'ajoutent plusieurs centaines d'euros pour les accessoires (châles, broches, chaussures, etc.). Pour ceux qui se rendent à la *feria* en calèche, il faut compter entre 500 euros (pour un attelage avec un mulet) et 2 500 euros (pour un attelage de belle allure loué à la journée). Les plus fortunés possèdent voiture et chevaux en main propre et les gardent à l'année dans leurs grands domaines ruraux, les *fincas*. Un de mes enquêtés récemment divorcé se lamente car il n'aura plus accès à l'attelage de son beau-père. Les plus belles voitures coûtent jusqu'à 90 000 euros. Qu'elles soient en pleine propriété ou louées, elles constituent un marqueur du statut social, tout comme les étalons altiers sur lesquels pavanent même de très jeunes cavalières. Le dernier poste de dépenses, et non le moindre, réside dans les frais de bouche. L'usage est d'inviter les personnes qu'on a conviées. De passage dans une *caseta*, on ne paie donc ni boisson ni nourriture. Plusieurs de mes enquêtés estiment leur budget journalier entre 300 et 500 euros, une note très élevée pour ceux qui viennent tous les jours... L'un d'eux se félicite que sa fille soit en période de révision : « cela va soulager mon porte-monnaie ! », car il est de tradition que les parents invitent les amis des enfants... Un budget conséquent quand débarque une horde d'adolescents affamés. Si bien qu'on a parlé de la *feria* comme d'un immense *potlatch*⁵⁴.

⁴⁸ Entretien avec Antonio Borrego, restaurateur à la retraite, président de *Peña Hispalense*, novembre 2018.

⁴⁹ En effet, dans certaines *casetas*, les titulaires sont des couples. Par exemple, le règlement intérieur de celle de *Los Jueves en la Noche* stipule que la *caseta* est composée de vingt-quatre couples (art. 4).

⁵⁰ Entretien avec Coral Iglesias, employée dans une administration, janvier 2019.

⁵¹ Rituel de don et contre-don étudié par Marcel Mauss.

⁵² 1 700 euros pour la *caseta Los Jueves en la Noche* comme le stipule son règlement (art.16).

⁵³ Entretien avec Antonio Borrégo, mars 2019.

⁵⁴ R. M. Martínez Moreno, « Una habitación propia... », art. cité, p. 208 ; A. Moulinié, *La Passion selon Séville*, op. cit., p. 24.

L'importance attribuée à la caseta m'a semblé mystérieuse pendant plusieurs mois. Ce n'est finalement qu'en vivant à Séville que j'ai pu en saisir les ressorts : les Sévillans ne reçoivent que très peu chez eux. Faute d'une enquête comparable à celle menée en France sur les modes de vie⁵⁵, je ne saurais dire s'il s'agit d'une spécificité de la ville, de la province ou du pays, si c'est une chose nouvelle, dans le sillage de *la movida*⁵⁶, un héritage de la dictature, ou le legs de mœurs plus anciennes. De surcroît, le climat clément, la profusion de bars à tapas, le rapport à la nourriture dans l'espace domestique, les formes de sociabilité très genrées (les hommes sortent entre eux, les femmes entre elles) sont peut-être autant de facteurs explicatifs mobilisables faute d'objectivation sociologique. L'inconscient collectif en est cependant bien conscient : un dicton affirme ainsi que « le Sévillan t'invite toujours chez lui mais ne te dit jamais où il habite ». Un point anodin qui conditionne en partie la vie sociale... et l'analyse du social : la feria constitue, pour certains, le principal espace de réception dans « l'espace privé ».

Ton ami est mon ami

Claire Bidart, parmi d'autres, a montré que l'amitié s'enracine dans un environnement social fortement marqué par l'appartenance sociale⁵⁷. Les casetas sont des microcosmes qui « reposent sur des relations tissées de longue date et un sentiment de confiance et de connivence qui se traduit justement dans le fait de se sentir "entre nous" »⁵⁸. Un double mécanisme favorise ici l'entre-soi social : les modalités d'entrée dans le collectif et les règles d'entrée dans la caseta elle-même pendant la feria.

Comment se forment les groupes aux origines des casetas ? Les histoires des casetas sont variées et, comme l'amitié, naissent à différents moments de la vie. Plusieurs enquêtés ont rencontré leurs compagnons de casetas au lycée ou à l'université. L'attente – entre quinze et vingt-cinq ans – a renforcé l'homogénéité du collectif. L'une des casetas issues de groupes de lycéens est ainsi essentiellement composée de membres exerçant des professions culturelles, ou plus largement intellectuelles. On peut raisonnablement penser que, du groupe initial, n'ont patienté quinze ans pour la rejoindre que ceux dont la trajectoire sociale et professionnelle était similaire.

Un deuxième groupe de casetas (majoritaire) s'articule à des sociabilités professionnelles. La *Peña Hispalense*, créée au début des années 1960, est un cas particulièrement intéressant.

« Les quarante membres fondateurs étaient tous des collègues de travail [...]. Ils étaient tous professeurs d'éducation physique et politique de l'ancien régime [*antiguo regimen*] quand on enseignait des matières politiques. Il fallait aussi s'occuper des jeunes ; il y avait les campements,

⁵⁵ A ma connaissance, les grandes enquêtes disponibles portent sur les valeurs et non les pratiques, et ne donnent donc pas d'informations sur les modes de vie quotidienne. Voir, par exemple, Francisco Andrés Orizo, *Sistemas de valores en España de los 90*, Madrid, CIS, n° 150, 1996.

⁵⁶ Dans les années 1990, 60 % des Andalous sortaient le soir et le week-end. Joaquín Susino Arbucias, « La sociedad urbana de Andalucía », in Eduardo Moyano Estrada et Manuel Pérez Yruela (dir.), *La Sociedad andaluza*, Sevilla, Instituto de estudios de Andalucía, 2002, p. 381.

⁵⁷ Claire Bidart, *L'Amitié comme lien social*, Paris, La Découverte, 1997.

⁵⁸ S. Tissot, « Entre soi et les autres », art. cité, p. 6.

les auberges. Quand le régime a changé, on n'a pas su quoi faire de ces fonctionnaires. [Ils ont tous été réaffectés] au ministère de la Culture. Tous les membres viennent de là. »⁵⁹

Ces professeurs appartenait à un corps de fonctionnaires de la Phalange, reversés dans la fonction publique au moment de la transition et affectés dans divers services. La *caseta* permet donc à ce groupe de maintenir un lien malgré les évolutions politiques de l'Espagne.

Le renouvellement des membres qui partent ou décèdent révèle plus clairement encore les logiques sélectives à l'œuvre. Certaines *casetas* ont des listes d'attente régies par un système de points ; d'autres opèrent un choix collégial, de sorte que l'emportent les candidats connus par plusieurs membres de la *caseta*. Le tirage au sort est une autre option : un membre est choisi au hasard et peut faire entrer la personne de son choix. Une telle opportunité risquant peu de se renouveler, c'est souvent un proche d'entre les proches qui est choisi : un frère ou un beau-frère.

La clôture du social s'exprime également dans le fait que chaque *caseta* a son propre mode de fonctionnement. Le plus souvent, on ne peut y accéder que lorsque la personne qui invite est présente : elle fait un signe au vigile qui vous laisse entrer. Les membres des *casetas* sont ainsi assurés d'être entre gens de bonne compagnie – des amis d'amis – et votre mentor vous a sous sa responsabilité, les employés de compagnies de sécurités sont là pour y veiller. Cette clôture de l'espace social a un coût : 7 500 euros la semaine pour la *caseta Los Jueves en la Noche*⁶⁰. Et le travail y est minutieusement fait : alors que j'y suis entrée pour retrouver un de mes informateurs, absent à ce moment-là, et que je me suis discrètement assise à une table vide, le vigile traverse la piste de danse et me demande, l'œil noir et le verbe haut, de quitter la *caseta* au plus vite. Je sors penaud sous le regard indifférent ou condescendant des familles attablées.

En définitive, l'accès aux *casetas* fonctionne peu ou prou comme celui des confréries ou des grands clubs sociaux de la ville (club *Labradores*, club équestre). Il faut être coopté et en mesure d'en assumer le coût financier. Et bien souvent, l'homogénéité sociale est aussi une homogénéité de genre : les amis de mes amis sont des hommes. Certaines femmes ont toutefois joué des coudes. La féminisation progressive et relative, depuis les années 1980, de ces espaces semble d'ailleurs concomitante à l'expansion de la ville, malgré le maintien de sociabilités très genrées, j'y reviendrai.

La reproduction sociale passe aussi par la présence des enfants qui accompagnent les parents dans les *casetas*, parfois jusqu'à 40 ans passés – configuration là aussi singulière dans le monde contemporain – ou qui deviennent *socios* de la *caseta* de leurs parents. Car les places sont tellement rares que les vacances ne sont même pas suffisantes pour couvrir la demande des descendants :

« Si une place est libre, les enfants sont prioritaires. On fait une liste par âge. [...] On a un système de points. On regarde si la personne travaille, si la personne est émancipée, s'il y a une unité familiale, le nombre d'enfants. »⁶¹

⁵⁹ Entretien avec Antonio Borrego, novembre 2018.

⁶⁰ « Los Jueves en la Noche : ingresos y gastos, 2012-2013 ».

⁶¹ *Ibid.*

Cette priorité donnée aux enfants se fait donc au détriment des réseaux sociaux à entretenir, mais correspond aux cycles de relations sociales généralement observés :

« En même temps qu'il se rétrécit avec l'âge, le réseau de relations se restructure. Trois étapes viennent scander la sociabilité des adultes : la jeunesse est le temps privilégié des amitiés, la maturité celui des relations de travail, la vieillesse, celui des relations de parenté. »⁶²

La feria constitue ainsi un idéal de fête collective où la très forte homogénéité des réseaux sociaux garantit la félicité grâce à l'entre-soi social. Cette félicité est parfois entretenue, parfois menacée par les liens générationnels. Plus généralement, la feria altère la chronologie des relations sociales souvent mise en évidence par les sociologues. Les liens professionnels se maintiennent au-delà de la retraite et, parfois, d'une génération à l'autre ; si la caseta est indéniablement occupée par la famille, y coexistent les liens avec les amis et les amis d'amis. La feria constitue un point d'articulation d'espaces sociaux variés dans lesquels se meuvent les individus, phénomène peu courant dans les sociétés urbaines européennes contemporaines. Elle permet ainsi de maintenir une densité de relations très impressionnante, susceptibles d'être mobilisées à un moment ou un autre de la vie⁶³.

Ce qui fait le bonheur de ses participants est aussi au cœur des critiques : son caractère fermé, marqué par de forts rapports de classes.

Rapports de classes à la feria

La feria emploie pléthore de petits personnels saisonniers : ceux qui montent et démontent les casetas, les livreurs de boissons et de nourriture, les cochers et les palefreniers qui ne se tiennent jamais bien loin des étalons fougueux montés par les jeunes filles de bonne famille, les cuisiniers, les serveurs, les musiciens et les chanteurs. Certains d'entre eux, présents plus de quinze heures par jour, logent dans des appartements loués dans le quartier voisin, dormant souvent sur des matelas à même le sol, et cohabitent un temps avec la bourgeoisie sévillane se rendant à la feria. Ils sont essentiellement originaires de la région (des villages autour de Séville ou de la province voisine de Huelva). Se tisse ici une économie précaire et familiale fortement touchée par la crise. L'âpreté des rapports de classes est évoquée par ces travailleurs de la feria, chanteuses, serveurs ou même gérants de bar de manière à peine voilée. C'est sous le sceau de la défiance que les responsables de casetas en parlent quasi systématiquement, les jugeant trop gourmands, sans gêne (invitant des gens de « chez eux ») ou de plus en plus fainéants avec le temps. Pourtant, quand j'interroge Juan, musicien d'un groupe jouant à la feria, alors que nous sommes dans une *bodega* d'un village du Condado à une trentaine de kilomètres de Séville, il est catégorique : « La feria n'est pas pour nous. » D'ailleurs, sa famille n'y va pas. La feria est un précipité des rapports complexes entre la capitale régionale et les villages de ces campagnes qui fournissent plus généralement le petit personnel de la ville.

⁶² François Héran, « La sociabilité, une pratique culturelle », *Economie et statistiques*, n° 216, 1988, p. 9.

⁶³ « Dans la caseta, il y a des membres qui travaillent dans différents domaines. C'est parfois bien pratique. Même si on ne se voit pas pendant l'année, je sais que je peux les appeler si besoin. Untel est directeur d'un gros lycée. J'ai eu un problème avec l'inscription de mon fils. Je l'ai appelé », m'explique Pedro.

L'un de mes interlocuteurs considère même que l'on devrait interdire la feria aux non-Sévillans de naissance, lui qui vit désormais dans l'Aljarafe, les collines situées au-dessus de Séville, aux banlieues résidentielles. Et de s'emporter : « On va débarquer à soixante-dix mille dans la fête de leur village, ils verront un peu. » Du fait de la présence des touristes mais surtout des habitants des villages, l'homogénéité sociale n'est plus garantie. Se profile encore une fois la question essentielle de la clôture de l'espace social.

Les rapports de classes sont aussi des rapports ethniques. Mes enquêtés sont nombreux à justifier l'embauche d'une compagnie de sécurité pour surveiller les vendeuses d'œillelets qui arpentent traditionnellement la feria. Vendeuses d'œillelets qui sont parmi les rares femmes à ne pas être en habit de gitane, les rares femmes à être gitanes. Ce racisme à peine voilé s'exprime même sans fards dans un rapport officiel sur la feria, et dans la presse :

« Il faudrait mieux contrôler, avec par exemple un type d'identification, les vendeuses de fleurs qui ont toujours tendance à emporter tout ce qu'elles trouvent sur leur chemin. Elles créent beaucoup de méfiance parmi les *feriantes* surtout si elles font mauvais genre. »⁶⁴

« Il est encore temps de couper la mauvaise herbe de la mendicité mal dissimulée sous la vente d'œillelets. La *gitarenría* de toute l'Andalousie s'abat sur la feria [...] et disparaissent des *casetas* des châles en soie ou des sacs à main. »⁶⁵

Nous sommes loin de l'image véhiculée par les chroniques qui placent la feria sous le signe de l'amour du monde rural et de la fascination pour le monde gitan et sa musique.

FAIRE DE LA FERIA UN ESPACE COLLECTIF

Face à cette clôture de l'espace social, face à cette fête dans l'espace public en grande partie régie par des règles formelles et informelles de collectifs privés, des voix se font entendre depuis les années 1970 pour faire de la feria un espace plus collectif et plus démocratique. Ces voix sont inaudibles dans les nombreuses chroniques sur papier glacé qui contribuent, les unes après les autres, à renvoyer l'image d'un événement enchanteur au cœur de la félicité sévillane. Le registre politique de la feria y est aussi systématiquement effacé. Or de nombreux travaux ont montré que les fêtes sont investies d'un caractère fortement politique ou subversif⁶⁶ pour une partie de leurs participants, ou qu'on y fait de la « politique sans en avoir l'air »⁶⁷. La feria n'échappe pas à cette règle.

⁶⁴ Grupo de trabajo *Seguridad pública*, Síntesis de los debates, « La Feria se mueve », Ayuntamiento de Sevilla, 2005, p. 1975.

⁶⁵ *ABC*, 25 avril 1979, p. 5. Ces témoignages, recueillis à vingt-six ans d'intervalle, témoignent de la persistance des schèmes de stigmatisation de la population gitane.

⁶⁶ Voir *Socio-anthropologie*, n° 38, « Eclats de fêtes », 2018. Sans parler bien sûr des carnivals : Daniel Fabre, *Carnaval ou fête à l'envers*, Paris, Gallimard, 1992.

⁶⁷ Stéphanie Dechézelles, « Quand la politique se (dé)masque : le carnaval de Limoux (Aude) », in Laurent Le Gall, Michel Offerlé et François Ploux (dir.), *La Politique informelle. XIX-XXI^e siècles*, Rennes, PUR, 2012, pp. 69-86.

Une feria (qui fut) très politique

• La clandestinité

Avant le retour de la démocratie, la dimension politique des *casetas* a d'abord été dissimulée. Certaines ont une histoire que seuls les (anciens) membres connaissent désormais :

« Juste à côté d'ici, il y a une *caseta* où mon parti, le Parti des travailleurs espagnols, se réunissait de manière clandestine dans les années 1970⁶⁸. Le père d'un membre du parti avait cette *caseta* et il nous a laissés l'utiliser. Cela devait être en 1974. On y dormait, on y chantait des chants révolutionnaires [à la barbe des militaires installés à quelques rues de là.] »⁶⁹

Le Parti communiste espagnol (PCE) a lui aussi eu une *caseta* clandestine, *a priori* dès 1973.

« Nous étions encore illégaux. On utilisait un club qui s'appelait le club Jean XXIII, un club, je crois, lié au catholicisme de base. Ils nous l'avaient cédé pour que le parti communiste puisse avoir une *caseta*. Nous l'utilisons pour nous retrouver entre nous dans cette période proche de la transition et, fondamentalement, pour nous faire un peu d'argent [...]. Nous mettions le drapeau aux couleurs de la République, des dessins explicites, des choses révolutionnaires. »⁷⁰

Au moment de la transition, la feria devient un espace symbolique du retour à la démocratie. De 1976 à 1978, le PCE s'installe dans une immense *caseta* tenue par une célèbre travestie, la Esmeralda, qui la leur cède à la suite de difficultés financières.

« C'était une travestie très connue qui avait un cabaret. Elle nous l'a passé. Et c'est comme cela qu'est née *La Pecera* [nom de la *caseta* du PCE]⁷¹, et c'est pour cela qu'elle était aussi immense, plus grande que n'importe quelle autre. Si bien que quand des *casetas* ont été attribuées à des partis, nous en avons déjà une ! Nous n'avons fait que consolider un espace que nous avions déjà. »⁷²

La démocratisation de la feria intervient ensuite en deux étapes : en 1978, sous l'égide de l'administration municipale de « l'ancien régime », une nouvelle rue est créée pour les partis et les syndicats ; en 1979, l'équipe municipale nouvellement élue pose les bases du principe des *casetas* publiques.

⁶⁸ Le caractère cyclique de la feria et son esthétique toujours identique brouillent les repères temporels des enquêtés qui ont bien du mal, à quelques exceptions près, à dater tel ou tel événement ou simplement situer dans le temps de rares évolutions dans leurs pratiques festives.

⁶⁹ Entretien avec José Maria Rojo Romero, ancien membre du Parti des travailleurs d'Espagne (PTE), avril 2019.

⁷⁰ Entretien avec Paola Galván, ancienne secrétaire générale du PCE à Séville, février 2020.

⁷¹ Jeu de mots classique en espagnol sur la proximité phonique entre PC et peces (poissons). La *caseta* du Parti communiste est donc surnommée « l'aquarium » (*pecera*).

⁷² Entretien avec Paola Galván.

Les organisations politiques investissent la feria

Les principales organisations politiques obtiennent donc leur *caseta* en avril 1978 : l'Union du centre démocratique (UCD)⁷³, le Parti socialiste et ouvrier espagnol (PSOE), le Parti socialiste andalou (PSA), le PCE ainsi que des organisations d'extrême gauche : deux organisations trotskistes, le Parti des travailleurs d'Espagne (PTE) et la Ligue communiste révolutionnaire (LCR), ainsi que trois organisations maoïstes : *Bandera Roja*, le Mouvement communiste d'Espagne (MCE) et l'Organisation révolutionnaire des travailleurs (ORT).

« Dans la rue Antonio Bienvenida sont installées toutes les *casetas* politiques. La bonne humeur et la camaraderie y règnent malgré les différences idéologiques et politiques. La rue est devenue une attraction supplémentaire, un passage obligé »⁷⁴ relate ainsi le journal conservateur local *ABC* qui, une fois n'est pas coutume, présente la feria comme un lieu enchanté où même les tensions politiques sont apaisées. L'essentiel des propos du journaliste se concentre d'ailleurs sur les menus proposés, qui font parfois les gros titres : un bouillon de jambon gratuit pour la UCD, des *pinchitos polisario*⁷⁵ pour le PSOE, des saucisses de Murcia pour l'ORT, un « excellent hamburger avec tomates et oignons » pour la LCR et des gambas pour le PCE.

Alors que la vie politique nationale est en pleine transformation, la feria de Séville est un lieu où les hommes politiques⁷⁶ comme les têtes couronnées ou les grands d'Espagne⁷⁷ viennent se montrer. Chaque jour, les *casetas* voient défiler des responsables politiques. Le 19 avril 1979, jour du reportage sur la *caseta* de l'UCD (parti de gouvernement), sont annoncés le ministre des Travaux public et de l'Urbanisme, le Madrilène Joaquin Garrigues Walker, ainsi que le ministre adjoint aux Régions, le Sévillan Manuel Clavero Arévalo. « Une rumeur circule : Suarez [le chef du gouvernement de transition] arrivera vendredi ». La LCR de son côté déclare au journaliste que parmi « les personnalités invitées [...], ils attendent de nombreux paysans andalous ». L'ORT affiche une banderole : « Le cri de l'Andalousie ne pourra se taire qu'avec une réforme agraire et un gouvernement populaire ». Si le PTE a lui aussi une *caseta* dans la rue des partis, ce n'est qu'« une succursale » car « l'animation » aura lieu dans celle évoquée plus haut par José Maria Rojo Romero, occupée du temps de la clandestinité.

La proximité politique des syndicats se donne à voir physiquement. La *caseta* du syndicat unitaire est « collée à celle de l'UCD ». L'Union générale des travailleurs (UGT) partage la sienne avec le PSOE et la Jeunesse socialiste : « dans la *caseta*, on se répartit le travail de manière démocratique. L'UGT a fait le montage. La Jeunesse socialiste tient le bar et le PSOE fait le reste. »

⁷³ Coalition de partis qui a été au cœur de la transition et a gouverné le pays de 1977 à 1982. Dès l'année suivante, l'UCD cessera de solliciter une *caseta* à la feria. *ABC*, 25 avril 1979, p. 24.

⁷⁴ *ABC*, 19 avril 1978, pp. 28-29 pour toutes les citations décrivant cette journée.

⁷⁵ Les *pinchitos* sont des brochettes traditionnelles, héritage arabo-andalous. Le PSOE leur a donné le nom du front Polisario du Sahara occidental, créé en 1973 contre l'occupation espagnole.

⁷⁶ En 1978, comme de coutume, la *caseta* de la municipalité accueille les gouverneurs civils, les maires et les présidents des députations des huit provinces andalouses, ainsi que des maires étrangers « amis » comme Jean Rivaille de Biarritz. Jacques Chaban-Delmas, alors maire de Bordeaux, s'est lui excusé. *ABC*, 20 avril 1978.

⁷⁷ Ainsi, par exemple, la duchesse d'Albe participait tous les ans au défilé équestre (*ABC*, 23 avril 1978). On disait d'elle qu'on pouvait traverser l'Espagne sans jamais quitter ses terres. Voir Jean-Pierre Perrin, *Séville. Andalousie, amoureuse tragédie*, Bruxelles, Editions Nevicata, 2019.

Belen González rappelle l'origine de la *caseta* d'Acciónenred – un mouvement d'influence maoïste – *La Marimorena* :

« Cela remonte au début de la démocratie quand les partis et les syndicats ont été légalisés. Un petit groupe du Mouvement communiste d'Espagne (MCE) obtient une *caseta*. C'était une des rares *casetas* libre d'entrée. C'était un groupe de personnes qui promouvait la lutte antifranquiste et qui peu à peu a fait évoluer ses intérêts sociopolitiques ; un parti de gauche qui n'a jamais aspiré au pouvoir et qui plus que tout intervenait dans les mouvements sociaux comme espace idéologique et de pratique sociale⁷⁸. Dans Acciónenred, il y a des personnes qui en sont issues [...] [L'objectif] de la *caseta* a été dès le début d'offrir un espace de rencontre festif, un accès libre et pluriel à la feria pour des gens qui n'y avaient pas accès jusqu'alors. »⁷⁹

Cependant toutes les organisations politiques n'ont pas droit à un espace : l'obtention d'une *caseta* dépend sans doute d'une certaine représentativité de l'organisation, mais aussi de l'entregent de ses membres. Ainsi, en 1978, aucune place n'est attribuée à la Confédération nationale du travail (CNT) dans la rue des partis et des syndicats.

« Notre première *caseta*, on l'a faite d'*okupas*. On l'a montée illégalement, aux confins de la feria, à côté du ruisseau et on pouvait tomber dans l'eau. [...]. C'était surtout un acte politique d'occuper l'espace. Parce que nous n'avions pas le droit à une *caseta*. C'était un acte politique parce que certains [y avaient droit] et d'autres non. [...] Face à l'absence de reconnaissance par la ville, certaines organisations agissent et construisent sur le terrain de la feria un espace alternatif avec leur *caseta*. »⁸⁰

Le journal *ABC* s'en offusque et titre « Les hippies sont arrivés à la feria », photographies à l'appui.

Les noms des *casetas* sont aussi là pour rappeler que ces collectifs sont des trouble-fête. Celle de la CNT s'appelle *El Garbanzo Negro* (le pois chiche noir, équivalent de notre mouton noir⁸¹). Avec *La Marimorena*, le MCE a joué sur la polysémie du terme, comme souvent : *Marimorena* fut une célèbre chanteuse de flamenco de Séville, mais c'est aussi une expression très en vogue pendant la transition⁸² pour désigner ceux qui « mettent le bordel ».

Le temps nécessaire pour obtenir une *caseta* ou les modalités d'accès au statut de membre, après ce moment fondateur de la transition qui a profondément marqué la feria et a notamment présidé à son extension, la fixent aujourd'hui comme dans un arrêt sur image de cette époque⁸³. Les « nouvelles » *casetas* datent pour beaucoup de la fin des années 1970 et des années 1980, et peuvent parfois refléter une situation politique figée dans le passé : les militants du parti andalousite, aujourd'hui marginaux, ont marqué l'espace de la feria avec une immense *caseta*

⁷⁸ Paloma Uría Ríos, *El feminismo que no llegó al poder*, Madrid, Talasa Ediciones, 2009.

⁷⁹ Entretien avec Belen González, permanente de l'ONG Acciónenred, janvier 2020.

⁸⁰ Entretien avec Cecilio Gordillo, membre de la CGT (ex-CNT), février 2020.

⁸¹ Le noir est aussi la couleur de l'anarchosyndicalisme et le pois chiche, très consommé en Andalousie, un produit de base de la cuisine populaire.

⁸² Comme en atteste une recherche dans les archives Juan Linz de la transition.

⁸³ Comme dans le roman *L'Invention de Morel* de l'Argentin Adolfo Bioy Casares (Editorial Losada, 1940, trad. française Robert Laffont, 1952), la feria évoque un film projeté dans un espace réel qui passe en boucle sans que jamais rien de nouveau ne survienne.

jusqu'en 2020, date à laquelle ils ont finalement perdu la concession ; d'autres sont issues de manière plus ou moins directe de cette mouvance, comme *La Recuparada* ou *Los Jueves en la Noche*. Les groupes politiques les plus récents comme Podemos, une force politique dynamique à Séville⁸⁴, ne s'inscrivent pas dans cette géographie façonnée par la transition⁸⁵. Leurs membres se retrouvent à la *Marimorena*, au *Garbanzo Negro* ou à la *Pecera* en fonction des groupes affinitaires ou de leur origine militante.

L'enjeu de l'ouverture de la feria au moment de la transition a porté non seulement les casetas politiques mais également les casetas dites publiques.

- **Les casetas publiques**

« La feria de Séville est très classiste. Lors des premières élections municipales démocratiques, les communistes sont rentrés au gouvernement [local]. Et la première chose qu'on a décidée a été que nous devons chercher des espaces de liberté au sein de la feria. Alors, nous avons proposé qu'elle soit un espace d'entrée libre. C'était quelque chose de révolutionnaire car, à l'époque, les gens du peuple se promenaient seulement dans les allées et regardaient les *señoritos* s'amuser dans les *casetas*. Alors rompre avec cela a été un des premiers objectifs du premier gouvernement de coalition. »⁸⁶

L'investiture de la nouvelle équipe n'est intervenue que quelques semaines avant la feria, ce qui explique en partie, selon Paula Galván, que ce soit la première mesure qu'elle ait prise. Elle a donné lieu à une journée entière de délibération du conseil municipal⁸⁷. Cela montre aussi que la feria est bien le symbole de cette société sévillane que l'on a voulu bousculer et remettre en cause avec la transition : « C'était comme construire une île dans la feria où le peuple pouvait aller. En soi, le fait que ces *casetas* existent marquait vraiment une rupture parce que c'était des *casetas* publiques. »⁸⁸ L'adjoint au maire en charge des *fiestas mayores*, le poète et essayiste José Luis Ortiz Nuevo (PSA), conduisait cette petite révolution. Ont ensuite été créées des *casetas* par arrondissement.

« La société civile – ici il y avait surtout un mouvement social très important d'associations de voisins – a influencé, a permis l'existence de *casetas* municipales par quartier, mais pas au-delà. Combien pouvaient-elles être ? Une dizaine, pas plus... sur les sept cents *casetas* qu'il y avait à l'époque... »⁸⁹

La caseta de la mairie est au cœur de la politique protocolaire municipale – c'est elle qui accueille chefs d'Etat, représentants étrangers et autres personnalités nationales. Ni « maison

⁸⁴ Vincent Dain, *Podemos par le bas. Trajectoires et imaginaires de militants andalous*, Nancy, L'arbre bleu, 2020.

⁸⁵ Rappelons que le temps d'attente pour l'obtention d'une caseta par un collectif est actuellement de vingt-trois ans.

⁸⁶ Entretien avec Paola Galván.

⁸⁷ *ABC*, 19 avril 1979, p. 19.

⁸⁸ Entretien avec Paola Galván.

⁸⁹ Entretien avec Cecilio Gordillo.

du peuple » ni lieu d'entre-soi des puissants, la caseta est littéralement coupée en deux avec une partie réservée aux invités et l'autre « aux Sévillans »⁹⁰.

Bien que modeste à l'échelle de la feria, cette ouverture a suscité en retour de fortes résistances des *feriantes* installés. C'est au nom de la tradition et du « bon goût », de « l'élégance » ou encore de « l'image universelle de Séville » sur papier glacé qu'on a condamné cette démocratisation de la feria⁹¹. Fernando Azancot, de la *Peña Hispalense*, caseta d'anciens de la Phalange, revient lors d'un entretien sur cet épisode et le narre également dans sa chronique de la feria. Il le relie à un épisode plus ancien.

« Dans le même élan populiste, la proclamation de la République en 1931 et les changements engendrés par le passage du régime franquiste à la démocratie, ces premières équipes municipales se sont essayées à la "démocratisation" de la feria avec un résultat qui n'aurait pu être plus désastreux [...] au point que si elles avaient persisté dans cette version démagogique et populiste, la feria n'aurait plus été que populace. Grâce à dieu, avec le bon sens qui caractérise le Sévillan, la feria a recouvré son être festif, sa culture propre. »⁹²

En effet, « la démocratisation », du fait de son caractère limité, n'a pas remis en cause les équilibres traditionnels. La municipalité de Séville n'a pas fait le choix de celle de Jerez qui, au moment de la transition, a imposé l'ouverture au public de toutes les casetas⁹³ dans cette ville parmi les plus inégalitaires d'Espagne, où les grandes propriétés des familles viticoles côtoient les quartiers gitans miséreux.

Les controverses qui ont agité les débats sur le statut de la caseta municipale en 1979 portaient aussi sur la question du protocole. Cette caseta a vu défiler les puissants dignitaires du régime et autres dictateurs, à l'instar de Saddam Hussein. Certains chroniqueurs considéraient que l'équipe municipale devait tenir son rang et recevoir avec panache les nouvelles figures du pouvoir, qu'il s'agisse de Santiago Carrillo ou de Felipe González⁹⁴.

Au cours des années 1980, la feria de Séville a néanmoins connu une réelle diversification. Si les élites économiques locales et les militaires restaient présents, les casetas familiales – dont le coût était devenu prohibitif pour une seule famille – se sont ouvertes aux amis et aux collègues de travail⁹⁵. Casetas d'arrondissement, de parti, d'association et de syndicat et ouverture relative des casetas familiales dans le cadre des cercles d'interconnaissances, telle a été la timide démocratisation de la feria de Séville. Elle est aussi passée par l'accès de nouveaux groupes à des casetas, à l'instar des « filles du lundi ».

⁹⁰ ABC, 25 avril 1979, p. 3.

⁹¹ ABC, 26 avril 1979, p. 1.

⁹² Fernando Azancot, *La Feria de abril en Sevilla*, Sevilla, Ediciones Tartessos, 2015, p. 42.

⁹³ D'après plusieurs de mes enquêtes, la sélection sociale s'opère cependant par les prix des consommations à l'intérieur des casetas.

⁹⁴ ABC, 26 avril 1979, p. 19.

⁹⁵ Après plusieurs demandes auprès du service *Fiestas mayores*, j'ai obtenu un accord de principe pour accéder aux historiques des casetas trois jours avant le confinement de 2020. J'espère pouvoir accéder de nouveau à cette source afin de dresser un panorama précis des générations de casetas.

- **Quand les femmes jouent des coudes**

Pour certaines femmes, démocratiser la feria consiste à en devenir de véritables protagonistes, plus seulement des figurantes. La *caseta Las Chicas del Lunes* (Les filles du lundi) est la première détenue exclusivement par des femmes. L'anthropologue Rosa Maria Martínez Moreno, l'une de ses membres, la décrit comme « un processus d'appropriation d'un espace de pouvoir qui était implicitement interdit [aux femmes] »⁹⁶. Cette *caseta* est revendiquée comme une « chambre à soi » suivant la formule de Virginia Woolf. Elle s'est formée en pleine transition, autour d'un petit groupe informel qui se réunissait une fois par semaine, le lundi en milieu de journée, afin de discuter de sujets divers, littéraires, politiques ou scientifiques. Forme classique de la sociabilité intellectuelle répandue en Espagne et remontant au XVII^e siècle, ces réunions informelles, organisées le plus souvent dans des cafés et fonctionnant sur le mode fermé de la cooptation appelé *tertulia*, sont rarement féminines.

« Ce groupe s'est formé par hasard. Avec quatre ou cinq amies, nous avons déjeuné ensemble. Presque toutes des universitaires de la faculté de droit. On a passé un bon moment et on a commencé à se réunir chaque semaine. On a eu l'idée d'en inviter d'autres [femmes] que nous connaissions, avec qui nous avions des affinités : "tiens une telle est une femme intéressante". [...] Nous étions des femmes ayant fait des études et intéressées par le monde, des femmes décidées à aller de l'avant de manière différente. Certaines se consacraient à la politique, d'autres étaient journalistes. [...] Nous avons un profil atypique [pour la société sévillane des années 1970]. On peut dire en rupture. Certaines plus radicales que d'autres. Certaines clairement féministes et d'autres moins car le terme avait à l'époque une connotation clairement négative. »⁹⁷

Nous sommes à l'automne 1980⁹⁸. Le groupe de trente-quatre membres ne passe pas inaperçu dans cette ville de province. Les femmes sortent peu entre elles. Le seul fait de se réunir dans des restaurants une fois par semaine attire l'attention. Puis il y a leur profil, comme le souligne Raquel Rico lors de notre entretien : des femmes dans la trentaine, appartenant aux classes moyennes supérieures, ayant fait des études universitaires et poursuivant une carrière comme journalistes, femmes politiques ou universitaires.

« Il y a eu l'idée que nous étions des conspiratrices, que nous voulions le pouvoir, que cela n'était pas seulement des liens d'amitié qui nous unissaient [...]. On échangeait des blagues politiques et des recettes de cuisine ; on parlait des enfants, des maris et même des amants avec la voisine de table. On commentait des livres et des films, on lisait des poèmes et des articles de presse. »⁹⁹

La *caseta* s'inscrit dans la continuité du groupe :

« Arrive la feria ; c'est un endroit pour s'amuser et passer un bon moment. On a pensé que si nous étions ensemble si souvent, cela serait formidable de pouvoir la passer ensemble. Demander une *caseta* n'est pas chose facile à Séville. Mais nous avons eu une opportunité car la feria avait

⁹⁶ R. M. Martínez Moreno, « Una habitación propia... », art. cité, p. 205.

⁹⁷ Entretien avec Raquel Rico, membre de la *caseta Las Chicas del Lunes*, avril 2019.

⁹⁸ Voir aussi le récit de R. M. Martínez Moreno, *Ibid.*, p. 209.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 210.

été transférée et de nouvelles rues avaient été ouvertes. Nous avons donc vu une brèche et nous avons présenté une demande. On nous a donné la *caseta* ! »¹⁰⁰

Elle est montée la première fois en 1982.

« Avec une stratégie de groupe pour mettre à profit des réseaux de sociabilité informels existant, un petit bastion symbolique a réussi à se former au sein de cet espace social dominé formellement par les hommes. »¹⁰¹

Elle s'inscrit aussi dans un temps politique spécifique, « un processus d'auto-affirmation identitaire expérimenté par la communauté andalouse avant et après la déclaration d'autonomie »¹⁰². Ces femmes venant très majoritairement d'autres provinces d'Espagne se sont réapproprié les traditions locales et ont appris à danser les *sevillanas*.

« La *caseta* a fait beaucoup de bruit. Il y a eu des articles dans de nombreux journaux ici [dont quatre pages dans *Elle*] et à l'étranger parce que traditionnellement les *casetas* appartenaient à une famille ou une entreprise. Il y avait une forte dimension familiale. Et une *caseta* composée seulement de femmes, dont les membres ne peuvent être que des femmes ! »¹⁰³

Nombre d'entre elles ont témoigné des tensions engendrées par ce groupe au sein de leur couple¹⁰⁴. Quarante ans après, elles sont très peu nombreuses à être encore mariées, ce qui valide encore une fois les analyses sur les effets biographiques de l'engagement mis en évidence par les spécialistes du militantisme.

Passé ce temps spécifique de l'ouverture politique de la transition, tant du côté des collectifs militants que de la mairie, le sens à donner à la feria est à réinventer et se renégocie au fil des ans.

Un espace politique feutré et en quête de sens militant

« La revendication de la *caseta*, c'était surtout pour des raisons publiques et politiques [...]. Et quand on a eu la *caseta*¹⁰⁵ [...] on a été obligés d'aller à la feria. [...] mais moi, je n'y allais jamais à la feria et les camarades non plus ! »¹⁰⁶

Au cours des années 1980, la jeunesse contestataire qui durant des années avait honni la feria comme un symbole de cette société sévillane où le franquisme était venu réifier des rapports de classe sans doute parmi les plus traditionnels d'Espagne, entrait dans la trentaine, voire la quarantaine. Il lui a fallu investir cet espace symbolique conquis d'un sens militant qui n'allait pas de soi.

¹⁰⁰ Entretien avec Rosa Maria Martínez Moreno, mars 2019.

¹⁰¹ R. M. Martínez Moreno, « Una habitación propia... », art. cité, p. 40.

¹⁰² *Ibid.*

¹⁰³ Entretien avec Raquel Rico.

¹⁰⁴ R. M. Martínez Moreno, « Una habitación propia... », art. cité., p. 13.

¹⁰⁵ La CNT obtient finalement une *caseta* dans la première moitié des années 1980.

¹⁰⁶ Entretien avec Cecilio Gordillo.

Les entretiens que m'ont accordés les membres de trois casetas politiques¹⁰⁷, ainsi que l'exploration des archives du Parti communiste, mettent en lumière plusieurs utilisations militantes de la feria, particulièrement prégnantes dans les années 1980, et pour certaines toujours d'actualité. La fête est une manne de financement pour l'organisation, un espace de liberté dans un univers très codifié, un lieu où « faire de la politique sans en avoir l'air », un espace politisé au gré des conjonctures, et un espace de réaffirmation de l'identité militante et d'entretien du lien militant.

Ces usages sont traversés par la tension consubstantielle à la feria : entre ouverture et fermeture, entre-soi – ici militant¹⁰⁸ – et événement public.

- **Une manne financière**

Pour l'ensemble des organisations interrogées, participer à la feria de Séville comme à celles d'autres capitales de province ou de villages, présente tout d'abord un intérêt financier. Les archives du Parti communiste en attestent tout au long des années 1980. Dans le contexte de la transition, la feria de Séville constituait la principale source de financement de ces organisations à peine légalisées¹⁰⁹. Aujourd'hui encore, elle reste une manne non négligeable pour la plupart d'entre elles. A la différence des particuliers, les groupes militants ne font pas appel à des professionnels : la cuisine et le service au bar sont assurés par leurs membres, ce qui permet de dégager des bénéfices. La caseta *La Marimorena* apporte par exemple 20 % du budget d'Acciónenred. Cette source de financement a fait cruellement défaut avec le confinement du printemps 2020 et l'annulation de la feria. Acciónenred a donc appelé ses sympathisants à l'aider financièrement : « Imagine que tu es dans *La Marimorena* en train de boire un verre de rebujito¹¹⁰ et de trinquer. [Alors comme dans la caseta], aide-nous en versant 10 euros, ou plus. »¹¹¹

Les partis bien établis – PSOE (voir la photo page suivante), PP – ont d'immenses casetas ouvertes à tous. Elles attirent de nombreux jeunes car elles sont souvent spacieuses et offrent un accès facile au bar, sans que leur fréquentation témoigne de préférences politiques affirmées comme en attestent un certain nombre de conversations informelles¹¹².

Les gains obtenus pendant la feria financent, à l'échelle locale, une partie des événements partisans routiniers de l'année m'a-t-on indiqué à plusieurs reprises. Si l'importance de la caseta est financière, elle a bien acquis un sens politique ou militant au fil des ans.

¹⁰⁷ PCE (4 entretiens), Accionenred (2 entretiens), CGT (4 entretiens).

¹⁰⁸ Comme le note Sylvie Tissot, « la notion d'entre-soi a pour singularité de décrire à la fois des situations d'exclusivité servant d'instrument à la domination ou, à l'inverse, des foyers de résistance ». S. Tissot, « Entre soi et les autres », art. cité, p. 6.

¹⁰⁹ Roberto Luis Blanco Valdés, « La problemática de la financiación de los partidos políticos en España », *Estudios políticos*, n° 87, janvier-mars 1995, pp. 163-197.

¹¹⁰ Boisson à base de manzanilla et de Seven up qui ne se boit que pendant la feria.

¹¹¹ Acciónenred, « Me gusta La Marimorena. Me gusta como soy », 23 avril 2020, www.accionenred-andalucia.org/me-gusta-la-marimorena-me-gusta-como-soy/.

¹¹² Les partis politiques sont aussi très présents à la fête de la Vela de Santa Ana, mini-feria organisée par le quartier de Triana.



• Un espace de liberté

Depuis la fin des années 1970, certaines des *casetas* politiques sont d’abord un espace de liberté dans un monde social extrêmement codifié et guindé où, notamment, les normes de genre sont très strictes. On y vient habillé comme on le souhaite – rarement en tenue traditionnelle dans les années 1980, comme en attestent les photos d’archives, souvent en robe de *flamenca* aujourd’hui – sans subir le diktat de la mode du moment. Les comportements y sont plus libres qu’ailleurs.

« [El Garbanzo Negro] était un lieu très curieux. Certains de mes amis qui n’étaient pas de la CGT mais de l’UGT ou du PSOE venaient dans notre *caseta* comme dans un refuge. Ce qu’ils n’avaient pas le droit de faire dans leur *caseta*, ils venaient le faire dans la nôtre. Comme fumer des joints ! Nous étions la seule *caseta* où on te laissait fumer des joints ! »¹¹³

« On pouvait venir et faire ce qu’on voulait... c’était comme une île de liberté dans la feria. »¹¹⁴

« Pendant de nombreuses années, la *caseta* [Marimorena] a été connue comme un lieu de rencontre de la communauté LGBTI, comme la *Mariconera*. »¹¹⁵

« Dans notre *caseta*, tu peux faire ce qui te chante. Le niveau de tolérance est très élevé. Tout passe inaperçu au milieu de la diversité. Certains se tripotent, d’autres s’embrassent. Depuis la

¹¹³ Entretien avec Cecilio Gordillo.

¹¹⁴ Entretien avec Paola Galván.

¹¹⁵ Jeu de mots avec *maricón*, insulte équivalente à « pédé » en français. Entretien avec Belen González.

légalisation du mariage gay, il y a plus de visibilité, mais cette liberté continue d'être problématique. Aller dans un bar [à Séville], c'est toujours problématique pour un couple de jeunes ; pour les filles c'est plus simple : on passe inaperçues car on nous dénie notre sexualité. C'est cela qui amène à *La Marimorena* ; tu sais que tu ne vas pas attirer l'attention : un garçon avec un garçon, une fille avec une fille ; un vieux avec un jeune, une jeune avec une vieille. »¹¹⁶



De même, la *caseta Las Chicas del Lunes* apparaît comme un espace où les femmes peuvent être elles-mêmes et, dans les années 1980, boire (beaucoup) aux yeux de tous, draguer et plus si affinités, étaient autant d'attitudes peu admises dans l'univers très policé des sociabilités sévillanes. Cette liberté de comportements est encore palpable aujourd'hui (voir l'encadré 5).

Encadré 5 – Dans la caseta *Las Chicas del Lunes*

Carnet de terrain. Lundi 6 mai 2019, 18 heures. Un rythme endiablé s'est emparé de la *caseta Las Chicas del Lunes*. Sur fond de *reggaeton*, des femmes en habit de *flamenca* s'avancent une à une vers le centre de la scène. Elles se déhanchent, s'interpellent du regard, dansent deux par deux avec des mimiques langoureuses ou provocantes, les cris fusent dans l'assistance et les regards sont joyeux. Le plancher de la *caseta* vibre et les bancs latéraux ne sont plus occupés. Tous les présents, surtout des femmes, quelques enfants, tapent dans les mains. Pour le passant, l'ambiance qui règne dans cette *caseta* est celle que l'on cherche à la feria. Pourtant, la majorité des présentes savent que derrière ces passes, ces regards complices, ces têtes hautes, il y a une histoire singulière. Elles ont entre 60 et 80 ans et sont « les filles du lundi ». Beaucoup portent les cheveux courts, ce qui n'a rien de commun chez les femmes de leur génération, et plus généralement chez les Sévillanes.

Ailleurs dans cette ville éphémère, aujourd'hui encore, l'observance de pratiques témoignant de « bonne respectabilité » est au cœur des règles informelles de la feria. Tout au long de la semaine de fête, nombre de mes enquêtés – qui savent pourtant que je suis là pour observer – s'étonnent de me voir sans conjoint ni famille. Une femme seule à la feria, cela ne se fait pas.

• Faire de la politique sans en avoir l'air

La feria est aussi un espace politique feutré où l'activité politique se déploie en mode mineur, notamment en période électorale.

« La feria de Séville n'est pas comme les autres ferias où il y a un espace pour autre chose. Par exemple, à Malaga, il y a la *caseta* des œillets et on donne un prix. A Séville c'est impossible. Souvent, une bande de quarante personnes arrive et se met à chanter et à danser... On ne peut

¹¹⁶ Entretien avec Antonia Carro, responsable de la *caseta Marimorena*, membre de Acciónenred, janvier 2020.

pas leur dire d'arrêter pour écouter un discours... donc, on n'a jamais fait d'activités politiques. On l'a pensée plutôt comme un espace pour se retrouver entre nous, entre "rouges" [...] [Pendant la transition], une des traditions était de faire un dîner avec les collègues de travail à *La Pecera*. C'était une manière de leur faire connaître, qu'ils voient des camarades [du PCE], qu'ils voient que les communistes n'ont pas des cornes et une fourche [rires]. »¹¹⁷

Il faut se remettre dans le contexte du début des années 1980, quand la société espagnole était très polarisée, et que le journal conservateur local *ABC* publiait chaque semaine une chronique des meilleurs moments du franquisme¹¹⁸. Paola Galván, enseignante dans le secondaire, amenait même ses élèves à un déjeuner traditionnel :

« C'était une manière de créer des liens. Et beaucoup de communistes continuent à le faire aujourd'hui. Il y a un communiste dans une entreprise [...] il amène ses collègues de travail. »

Lors de ces déjeuners, on ne discute pas particulièrement de politique ; seul l'environnement visuel de la *caseta*, les affiches du Che et de Hugo Chávez sont là pour rappeler l'orientation idéologique du lieu (voir photo ci-dessous). En 1978, c'étaient d'immenses portraits de Santiago Carrillo, secrétaire général de 1960 à 1982 et de Dolores Ibárruri Gómez, présidente du PCE de 1960 à 1989¹¹⁹, ainsi qu'un appel pour participer au congrès du parti, qui accueillaient le visiteur. L'environnement visuel participe de la politisation et les *casetas* politiques n'affichent leur différence qu'à travers cette présentation murale des activités politiques.

« On cherche à ce que la feria ne soit pas un moment hors du temps mais soit au contraire identifiée à ce que nous faisons le reste de l'année. Il y a des affiches. »¹²⁰



Photo H. Combes, 2019

¹¹⁷ Entretien avec Paola Galván.

¹¹⁸ Cette chronique intitulée « Ma vie avec Franco » débute en 1977 et perdure jusqu'au début des années 1980.

¹¹⁹ *ABC*, 20 avril 1978.

¹²⁰ Entretien avec Belen González.



Photo H. Combes, 2019

Certaines *casetas*, plus connues que les organisations qui en sont les propriétaires – à l’instar de la *Marimorena* ou du *Garbanzo Negro* – sont aussi un moyen de faire connaître l’organisation, comme en témoigne Patricia : « les gens qui connaissent le *Garbanzo Negro* finissent par connaître aussi la CGT. »¹²¹

De plus, comme cela a été noté dans d’autres contextes, « tradition, folklore et patrimoine n’existent pas que pour eux-mêmes. Ils sont articulés avec d’autres dimensions, moins visibles, absentes de la définition du sens commun de la fête locale, et qui concernent notamment [...] des enjeux électoraux »¹²². Or les élections locales se tenant souvent en mai, la semaine de la feria est la dernière ligne droite pour les candidats. En 2019 par exemple, le Parti populaire a lancé la campagne municipale depuis la feria, rompant ainsi avec la règle tacite qui veut que la politique officielle se tienne loin des festivités. Le PSOE de son côté n’a organisé aucun événement officiel et aucune affiche n’a troublé la neutralité de la caseta. Ses dirigeants ont préféré se montrer dans un espace de notabilité locale, la caseta d’une banque.

« L’ex-présidente de la Junta, Susana Diaz, a fait une pause dans la campagne pour profiter de la feria où elle a toujours été présente malgré ses obligations au gouvernement. Vêtue d’une robe rouge, cheveux relevés, ce mardi, Susana Diaz s’est lancée dans une *sevillana* avec le maire de Séville [Juan Espadas] dans la caseta de Cajasol, où la leader du PSOE est venue dans le cadre de son programme de visite des principales réceptions de la feria [...] puis a changé de partenaire pour la deuxième en invitant l’entrepreneur sévillan Rosauro Varo [...] fils [d’une ancienne] députée du parlement andalou, femme de confiance [de l’actuelle secrétaire général du PSOE en Andalousie]. »¹²³

¹²¹ Entretien avec Patricia Gallego, février 2020.

¹²² Anne Laure Briand, Laurent Sébastien Fournier, Gislaine Gallenga, Eric Pons, « La fête éclatée : un nouveau type de fête locale ? », *Socio-anthropologie*, n° 38, 2018, pp. 123-135.

¹²³ ABC, 10 mai 2019.

C'est sans en avoir l'air que l'on fait campagne à la feria, bien au-delà de la sphère municipale, comme en atteste la retranscription de mon carnet de terrain.

Encadré 6 – En campagne à la feria

Vendredi 10 mai 2019, 14 h 05. Devant la Portada, entrée emblématique de la feria, trois équipes de journalistes se pressent autour d'un groupe d'une quinzaine de personnes. Les caméras m'attirent comme elles attirent les badauds. Cinq femmes sont en *flamenca* et cinq hommes en costume bleu ou beige. Les costumes sont bien coupés, les robes à la mode de cette année et parfaitement ajustées. Les autres accompagnants constituent visiblement le service d'ordre : crâne rasé, carrures imposantes, talkies-walkies et œil aux aguets. Ils portent au poignet un bracelet du parti d'extrême droite, Vox¹²⁴. Quelques clichés et les journalistes abandonnent rapidement le groupe, qui remonte la rue Gitanillo de Triana et se mêle au flux des arrivées en cette journée particulièrement prisée. Ils avancent au rythme lent des robes qui moulent les corps et rendent la marche fastidieuse. A moins que cette lenteur soit volontaire : elle donne aux passants le temps de les reconnaître. Après quelques minutes, un policier municipal qui effectue une ronde s'approche d'un pas sûr et salue très chaleureusement l'un des hommes, au costume bleu très bien coupé. Des personnes âgées – surtout des femmes – sortent de leurs *casetas* pour faire des *selfies* avec une femme en blanc et une femme en rose. A l'heure du déjeuner, le groupe se divise pour se restaurer. Certains entrent dans une des plus grandes *casetas* de la feria, celle de la chambre de commerce et d'industrie. Les autres se dirigent vers la très chic *casetas* du Club royal d'aviation de Séville. Devant l'entrée, une foule de journalistes très excités se bouscule, ce qui entraîne l'intervention du personnel de sécurité. Leur intérêt est-il suscité par Abascal, le numéro un de Vox qui aurait rejoint ses compagnons de parti ? Non, leur attention est attirée par une grande femme blonde. Mais on baisse les rideaux de la *casetas*. Il est 15 heures, il n'y a plus rien à voir. Je rejoins un collègue sociologue. Ensemble, nous identifions peu à peu les protagonistes de cette brève rencontre. La femme en rose est Rocio Monasterio, la candidate de Vox pour la zone métropolitaine de Madrid. Fille d'un exilé cubain, propriétaire d'une grande compagnie sucrière expropriée par le gouvernement de Fidel Castro et d'une Espagnole, elle est la fondatrice de la « plateforme Liberté » qui se mobilise contre « l'idéologie du genre ». Elle est mariée avec l'homme en bleu, Ivan Espinosa de los Monteros, promoteur immobilier, fils du marquis de Valtierra et actuel responsable des relations internationales de Vox. Outre l'appartenance partisane, ce qui réunit ce petit groupe est la croisade qu'ils mènent ensemble, sur différents fronts, contre « l'idéologie de genre », car est aussi présent Francisco Serrano, le président du groupe parlementaire de Vox au parlement andalou. Juge aux affaires familiales, il a été suspendu au début des années 2010 pour différentes interventions jugées illégales dans des questions d'attribution du droit de garde (il se consacre à la défense des pères). Il est à l'origine de la chasse aux sorcières contre les personnes travaillant pour le gouvernement andalou sur les questions de genre. Rocio Monasterio, élue à la communauté de Madrid, s'est lancée dans l'identification des personnes et des lieux où le Collectif LGBTI de Madrid (Cogam) organise des conférences dans les lycées publics et sous contrat¹²⁵. La plus discrète du groupe est la candidate à la mairie de Séville : Cristina Peláez, psychologue ayant son cabinet dans le quartier voisin des Remedios. Mais qui est leur voisine de table, qui fascine tant les journalistes ? La reine de Hollande ! Maxima, cette Argentine alors *trader* à New York, a rencontré le prince de Hollande dans cette *casetas* il y a plus de dix ans. Ils y sont cette année revenus en pèlerinage avec leurs trois enfants. La légende dorée de la feria est sauvée : elle reste un conte de fées¹²⁶.

¹²⁴ Voir l'entretien d'Hélène Combes avec José Francisco Jiménez Díaz, « L'extrême droite espagnole. Recomposition du jeu politique national et logiques locales », site internet du CERI-Sciences Po, juillet 2020. www.sciencespo.fr/ceri/fr/content/l-extreme-droite-espagnole-recomposition-du-jeu-politique-national-et-logiques-locales.html

¹²⁵ *El País*, 12 juillet 2019, p. 24.

¹²⁶ « Encontrar el amor », *ABC*, 11 mai 2019 ; « Reine Maxima : Caliente à Séville sur la piste

La feria se politise donc de manière très discrète en période électorale. C'est aussi un espace mis à profit par les différents groupes politiques en présence pour les causes du moment.

- **Un espace politisé au gré des conjonctures**

« L'année de l'Expo [de 1992], cela a été très beau. Nous avons décoré *La Pecera* précisément pour montrer ce qu'a signifié la colonisation de l'Amérique latine. »¹²⁷ Le Parti communiste a produit massivement un beau livre illustré par un poème d'un auteur de chaque pays latino-américain qui a été offert lors d'un dîner auquel assistaient les syndicats et les partis. Dans une ville comme Séville, façonnée par le « culte des découvertes », où les conquistadores restent aujourd'hui des héros, il faut prendre la mesure de cette parole critique en 1992.

Si *La Pecera* est décorée en fonction de l'actualité nationale et internationale, *La Marimorena* est sans doute la *caseta* qui, de par la forte articulation de l'ONG Acciónenred – née, rappelons-le, d'une organisation maoïste des années 1970 – aux mobilisations du moment, se politise le plus au gré des conjonctures. Elle a ainsi été un lieu de rencontre du mouvement punk dans les années 1980, du mouvement pacifiste dans les années 1990, du mouvement d'aide aux migrants dans les années 2010, des mouvements féministes aujourd'hui.

Cette articulation aux mobilisations en cours est plus ou moins heureuse. C'est avec beaucoup d'humour qu'Antonia Carro revient sur un épisode des années 1980. Les membres de la *caseta* – alors principalement des jeunes quadragénaires – cherchaient à renouer avec une base sociale.

« Il [fallait] qu'on touche les jeunes ! On a fait une réunion et les plus courageux ont dit : "c'est quoi le mouvement important parmi les jeunes ? C'est le mouvement punk. Il faut faire une *caseta* punk". Mais nous n'avions pas vraiment idée de ce qu'étaient les punks... Certains, un peu sensés, nous avaient dit "vous êtes vraiment sûrs de vouloir faire ça ?" En tout cas, on a réussi : non seulement on a fait une *caseta* punk, mais en plus tous les punks d'Espagne ont convergé vers la feria. Un vrai désastre ! Ça a été super dur. On a fait ce qu'ils disaient et on avait plus le contrôle de rien : "je veux cette musique" et on a mis cette musique ; "je veux cette déco" et on a mis cette déco. Tout ce qu'ils voulaient, si bien qu'on a eu une *caseta* complètement punk. Et pour la feria, c'était choquant. Parce que tu te promenais et tu passais devant *La Marimorena* et c'était une chose noire, noire, noire et avec une musique super forte, boum, boum, boum. Les gens nous regardaient de travers et nos voisins hallucinaient. »¹²⁸

Antonia décrit une semaine complètement chaotique où les tensions étaient récurrentes entre les jeunes punks et les membres de l'organisation ; où l'on pouvait à peine se frayer un chemin dans la *caseta* et où plus aucune règle ne prévalait. L'année suivante, il fut décidé de ne pas renouveler l'expérience... mais des punks affluèrent en nombre. « Ça a été encore plus terrible. On s'est fait traiter de tous les noms ! » relate Antonia, dans un fou rire.

Au début des années 1990, la *caseta* a organisé des actions contre la guerre en Irak. Par la suite ses membres, dont l'activité est en partie tournée vers l'appui aux familles de migrants, se

de danse, en famille à la feria ! », *Purepeople*, 13 mai 2019, www.purepeople.com/article/reine-maxima-caliente-a-seville-sur-la-piste-de-danse-en-famille-a-la-feria_a335879/1

¹²⁷ Entretien avec Paola Galván.

¹²⁸ Entretien avec Antonia Carro.

sont aussi engagés auprès des réfugiés. Par exemple, en 2017, une journée leur a été consacrée : la *caseta* leur était ouverte et une collecte de fonds organisée. Une danseuse de flamenco syrienne s'est même produite dans la *caseta*, en habit de *flamenca*.

La Marimorena est depuis quelques années le point de rencontre des mouvements féministes, aujourd'hui le secteur le plus actif de la contestation sociale en Espagne. La feria est considérée comme « une opportunité de canaliser les inquiétudes féministes de la population et en particulier des plus jeunes »¹²⁹. En 2019, une importante campagne de sensibilisation, notamment dans les bus de la ville qui sont le principal moyen d'accès à la feria, a permis de la faire connaître comme un lieu où l'on peut venir dénoncer les violences de genre¹³⁰.

« Depuis deux ans, nous faisons de la prévention contre la violence machiste dans le cadre de la feria. C'est une expérience pilote. Nous avons une permanence toute la nuit avec des filles qui sont formées pour recevoir des femmes qui ont été victimes d'une agression pendant la feria [...]. Cela va des insultes à des agressions plus graves. »¹³¹

Cela implique de rester tard dans la nuit avec une organisation complexe.

« Les *casetas* ferment à 4 heures mais ensuite les jeunes restent à l'intérieur pour flirter [...]. On a beaucoup réfléchi et on pensait que dans le cas d'une agression, la victime a besoin d'intimité. Puis l'agresseur peut n'être pas loin. Nous avons besoin d'un espace spécifique. Mais comment faire ? Les recevoir dans la cuisine [qui est un espace séparé] ? On a demandé à la police qui a un poste juste à côté. Mais ils n'ont pas voulu aménager un espace spécifique. »¹³²

« Les médias ne se font jamais le relais des incidents. De la mort d'un cheval¹³³ ou d'une bagarre, cela serait trahir »¹³⁴, alors de violences de genre ! Le programme proposé par Acciónred en collaboration avec l'Assemblée féministe unitaire de Séville (la Asamblea feminista unitaria de Sevilla) a bénéficié de l'aide du service Egalité de la mairie de Séville et s'inscrit dans un programme de long cours destiné à la jeunesse, Réseaux jeunesse pour le consentement sexuel. L'objectif pendant la feria est double : sensibiliser la population sévillane au respect des femmes dans l'espace public et accompagner les éventuelles victimes de violences sexuelles. Pour ce faire, *La Marimorena* est devenue un *punto morado*, répertoire d'action du mouvement féministe espagnol qui s'est développé depuis 2015 : durant les grandes festivités ou les grands concerts, des municipalités ou des associations installent des stands où les femmes peuvent venir dénoncer des violences sexuelles. En 2019, trente-six volontaires (dont vingt-quatre ont reçu une formation spécifique) se relayaient jour et nuit dans la *caseta*.

¹²⁹ Entretien avec Antonia Carro.

¹³⁰ En 2016, le viol d'une jeune femme par cinq jeunes Sévillans pendant la fête de San Firmin à Pampelune a provoqué une onde de choc dans tout le pays.

¹³¹ Entretien avec Belen González.

¹³² Entretien avec Antonia Carro.

¹³³ Les chevaux sont souvent épuisés par les longues journées. Alors que j'assistais à l'évacuation par le service vétérinaire de la mairie d'un cheval à terre et en sueur, un policier m'a violemment prise à partie, me demandant de ne pas prendre de photographies du cheval en souffrance.

¹³⁴ Entretien avec Cecilio Gordillo.

- Favoriser la félicité militante

Si l'action de *La Marimorena* est clairement tournée vers le public en général, les collectifs militants sont aussi saisis par la logique de l'entre-soi consubstantielle à la feria. Cette dernière est un moment rare de la sociabilité militante.

« Dans la société contemporaine, nous n'avons plus souvent l'occasion de faire du travail manuel collectif »¹³⁵, une forme de solidarité pourtant prônée par les organisations étudiées. Dans les années 2010, les organisations militantes étaient les seules à ne pas avoir recours à un service professionnel, nous l'avons vu. On travaillait ensemble au montage pendant une dizaine de jours. Peu d'enjeux caractérisent cette phase où l'agir-ensemble prend le pas sur les querelles politiques. « Il faut absolument que tu sois avec nous pour vivre cela ! » se sont exclamés deux enquêtés d'organisations différentes. « Tu viendras nous donner un coup de main » a décrété une autre¹³⁶. Ils voulaient me faire partager ce qui est en définitive plus important que la feria elle-même. Pour ces casetas, ce temps qui précède la feria est celui de l'entre-soi militant par excellence.

Il est tout aussi central pendant la feria : de manière plus ou moins formelle selon les organisations et de la taille des casetas, des tours de travail sont organisés pour tenir la cuisine et la salle.

« Des réseaux d'appui se mettent en place autour de la *caseta* : des mères, des grands-mères se proposent pour faire une cuisine populaire. C'est un moment de grande complicité, un espace singulier d'harmonie. »¹³⁷

Dans la semaine, la plupart d'entre elles réservent aussi un déjeuner pour leurs adhérents qui s'y retrouvent portes fermées.

« On fait une *garbanzada* [plat à base de pois chiches] pour tous les affiliés. C'est le syndicat qui paye le repas mais pas la boisson. C'est un moment de vie en commun avec tous les secteurs du syndicat : ceux du télémarketing, de la Renfe [l'équivalent espagnol de la SNCF], de l'aéronautique, de la Poste, des administrations publiques, des usines... »¹³⁸

Chaque cellule du Parti communiste (du centre historique mais aussi de toutes les villes de la province) se voit attribuer un horaire et doit s'occuper de la cuisine et du service. C'est ainsi l'occasion pour les militants de se retrouver et de rompre avec l'exclusion de fait des habitants des villages. La feria constitue un moment de convivialité et d'apaisement des conflits.

« La vie à l'intérieur d'un syndicat est très intense, avec beaucoup de travail, beaucoup de prises de tête [...]. Même si nous n'avons pas de conflits de premier ordre, comme tu sais, le syndicalisme c'est quelque chose de très passionnel [...], de sentimental et d'idéologique. Et des fois, nous nous embringuons dans des discussions qui n'ont peut-être pas tellement d'importance, qui font que les relations se tendent, que quelqu'un élève la voix, que quelqu'un se sent mal. Bref, cela peut être dur. [La feria] est un moment de loisir où se libèrent les tensions et où tu oublies un peu le travail... et les discussions internes. »¹³⁹

¹³⁵ *Ibid.*

¹³⁶ Le confinement de 2020 ne l'a pas permis.

¹³⁷ Entretien avec Antonia Carro.

¹³⁸ Entretien avec Patricia Gallegos.

¹³⁹ *Ibid.*

Comme le note le sociologue Gildas Renou :

« La complicité développée durant ces moments partagés peut même avoir une importance pour le fonctionnement des organisations. Elle crée un liant précieux pour désamorcer les concurrences interpersonnelles et relativiser les échecs collectifs. »¹⁴⁰

Ainsi, les collectifs ont trouvé leurs propres tempos entre politisation (discrète) des publics et entretien de la convivialité militante. Reste à aborder une dernière question : la gestion politique de la feria par la municipalité post-transition.

Démocratiser la feria ? Le travail municipal en tension

La feria se retrouve aussi au cœur de débats urbains sur la stratification sociale, comme en témoigne cet extrait d'un rapport datant de 2003 : « cette structure est partie intégrante de la tradition historique de cette célébration, mais cela questionne les principes de ce que doit être une société moderne et égalitaire. »¹⁴¹

Dès lors, la question de l'entre-soi social devient un problème public, un serpent de mer des discussions municipales. A deux reprises, le caractère essentiellement privé de cette fête publique a été profondément remis en cause : en 1931, avec l'avènement de la République, et en 1979, avec l'arrivée de la première équipe élue après la période franquiste.

Ensuite, il ne sera plus ou peu question de rendre publiques les casetas privées, mais d'envisager une extension territoriale afin de les rendre plus inclusives, comme me l'explique en entretien Fernando Límon, qui a été responsable du service des *fiestas mayores* au début des années 1990. Il a diligenté une étude afin de relocaliser la feria le long du Guadalquivir, dans la zone appelée el Charco de la Pava, un espace non urbanisé de plusieurs kilomètres qui aurait permis d'étendre la feria d'un quart de sa surface. Jugé trop coûteux et situé en zone inondable, le projet a surtout été perçu très négativement par ceux qui ne voyaient pas d'un bon œil la « démocratisation » de l'événement. Cependant, l'importance que la feria a acquise pour bien des habitants de la ville a sans cesse relancé le débat. En 2003-2004, une consultation a été ouverte au début du deuxième mandat du maire Alfredo Sánchez Monteseirín (PSOE). Deux mille trois cents personnes se sont réunies autour du thème « la feria bouge » : des universitaires, des entrepreneurs, mais surtout des personnes fortement engagées dans les festivités et issues pour beaucoup de casetas associatives. Encore une fois, le cœur du débat était le caractère très privé des casetas et la constitution de ghettos au sein de la feria : les plus aisés dans leurs environnements privés, les pauvres dans les casetas de districts ou dans les rues. Le rapport pointait également l'opacité des critères municipaux d'attribution des rares casetas à pourvoir chaque année. Plusieurs de mes interlocuteurs m'ont d'ailleurs avoué, parfois à demi-mot, qu'ils pensaient avoir obtenu la leur à la faveur de certaines amitiés

¹⁴⁰ Gildas Renou, « Sociabilité(s) », in Olivier Fillieule, Lilian Mathieu, Cécile Péchu (dir.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, 2^e édition mise à jour et augmentée, Paris, Presses de Sciences Po, 2020, p. 548.

¹⁴¹ Grupo de trabajo *Seguridad pública*, rapport cité, p. 18.

ou proximités politiques. C'est d'ailleurs le seul point sur lequel cette ample consultation a pesé : la liste d'attente est désormais rendue publique.

La feria reste cependant au cœur des débats sur la démocratie locale. La mairie a lancé pour la première fois en 2016 un « processus participatif » présenté comme pilote, qui ouvrirait à l'avenir sur d'autres « consultations citoyennes » par lesquelles « le gouvernement municipal [voulait] donner la parole aux Sévillans »¹⁴². A ainsi été « mise en place [...] une application qui servira dans le futur pour d'autres questions » avec un vote en ligne 24 heures sur 24 pendant une semaine et dans les seize centres civiques de la ville durant la semaine, aux heures d'ouverture de ces derniers. Quarante mille six cent cinquante-neuf citoyens se sont exprimés, soit 6,91 % de l'électorat potentiel¹⁴³. Le maire a considéré que c'était un succès et a même parlé du plus fort taux de participation pour un sujet « domestique » en Espagne. Depuis lors, le dispositif participatif n'a pas été remobilisé.

En 2019, en pleines festivités et à quelques jours des élections municipales, Juan Espadas, le maire PSOE candidat à sa propre succession (et réélu deux semaines plus tard) a annoncé la création d'une rue entière (cent quarante modules) gagnée sur la fête foraine. Les casetas publiques y seraient prioritaires. Podemos a demandé que la fête foraine – lieu populaire par excellence où se rendent en particulier ceux qui n'ont pas accès aux casetas privées – ne fasse pas les frais de l'extension, mais que l'on cible le parking VIP, qui accueille les voitures de luxe des têtes couronnées et occupe un espace plus que conséquent.

Mais dès octobre, sans que les journaux locaux n'en parlent alors qu'ils avaient placé le projet d'expansion à la une, celui-ci a été abandonné. Le coût était jugé trop élevé pour la mairie (environ huit millions d'euros) et un tel investissement se heurtait, selon le responsable des *fiestas mayores*, aux exigences de la loi d'équilibre budgétaire imposée aux municipalités.

*
* *
*

« On me doit deux ferias, deux semaines saintes et un pèlerinage du Rocio. Ni pardon, ni oubli » envoie Rafa sur la liste de diffusion Whatsapp des voisins de mon ancienne rue alors qu'il y dénonce une soirée qui bat son plein, et donc le non-respect des normes de confinement en vigueur un soir de janvier 2021. Ce message rageur illustre l'importance des sociabilités festives dans la vie des Sévillans¹⁴⁴. Comme bien d'autres activités de la vie sociale, la pandémie a brutalement suspendu l'enchaînement des festivités sévillanes.

Dans le quartier de Triana, au printemps 2020, la feria a malgré tout eu lieu sous une forme inédite. Pour la première fois, les balcons ont été décorés comme des entrées de casetas, « *mi*

¹⁴² « Sevilla vota si quiere ampliar la duración de la Feria de Abril », ABC, 19 septembre 2016.

¹⁴³ Deux questions, relativement secondaires, y étaient posées : l'augmentation du nombre de jours de feria (61,8 % de votes pour) et la mise en place d'un jour férié (81 %).

¹⁴⁴ Plus généralement, Emmanuelle Lallement et Aurélie Godet insistent sur la manière dont la distanciation sociale a également permis une prise de conscience de l'importance des sociabilités festives. Emmanuelle Lallement, Aurélie Godet, « From bal masques to masked balls. Festivity in the era of social distancing », *Journal of Festive Studies*, Vol. 2, n° 1, 2020, pp. 32-40.

casa es mi caseta »¹⁴⁵. Nous nous sommes réunis pour une feria confinée, une feria au balcon, tous les jours à 20 heures. Certains ont chanté des *sevillanas*, d'autres ont déclamé des poèmes, certains ont même toréé dans une rue désertée. Durant une petite heure, le manzanilla a coulé à flots et, pour la première fois également, la feria a été celle des voisins. Une logique territoriale a prévalu. Si elle a eu lieu dans ma rue, cette feria a connu un retentissement bien plus important : relayée sur la page Instagram des Morancos, des comiques connus qui vivaient eux aussi dans cette rue, elle a fait le tour de l'Espagne !

Néanmoins, pour la première fois depuis la guerre civile, la feria a été suspendue, le caractère cyclique de cette festivité a été rompu. L'homogénéité et l'atemporalité de son esthétique très construite, les chroniques journalistiques toujours identiques livrées dans les quotidiens et les livres en papier glacé renforcent le défi que représente la feria pour l'enquête sociologique : difficile pour les enquêtés de démêler les souvenirs, de ne pas voir dans la feria des images sans cesse reprojctées à l'identique, et d'échapper au désir de la magnifier. Objectiver les pratiques qui y ont cours, fragmenter les collectifs et montrer le vécu constaté voire antagoniste de la feria a constitué l'un des défis de cette étude ainsi qu'un moyen d'en faire un objet de sciences sociales.

A l'issue de ce cheminement, rappelons plusieurs traits saillant de ce rassemblement. Bien que s'inscrivant dans une tradition de festivités populaires vivace en Espagne, la feria de Séville s'en distingue clairement par son caractère très privé. Lieu de l'entre-soi social par excellence, de l'entretien (parfois sur plusieurs générations) d'un capital social familial, elle questionne la société démocratique et donne donc lieu à des débats et controverses, notamment sur la prise en charge municipale. Son modèle de fête à guichets fermés génère aussi un phénomène de « contre-feria », qui s'est notamment développé au moment de la transition démocratique autour d'organisations politiques d'opposition. Les collectifs qui l'ont investie l'ouvrent à des publics qui en étaient *de facto* exclus et véhiculent des valeurs alternatives de manière générale, mais aussi dans la manière de penser la feria. Elle devient aussi un espace où l'on fait de la politique en mode mineur en période électorale ou en créant des espaces de sociabilités militantes plus ou moins visibles pour le passant¹⁴⁶.

¹⁴⁵ ...et non l'inverse. Rappelons que les Sévillans aiment à dire « *mi caseta es mi casa* ».

¹⁴⁶ Je tiens à remercier les deux évaluateurs anonymes ainsi que le département de science politique de l'Université Pablo de Olavide, institution qui m'a accueillie pendant deux ans dans ses locaux. Merci à tous les collègues qui ont longuement échangé avec moi sur le sujet et, en particulier, Manuel Jimenez qui a été particulièrement présent à mes côtés, notamment pendant la feria ! Toute ma gratitude à Ludivine Mimar qui m'a accompagnée pour prendre des photographies

Annexe 1: Entretiens formels cités dans le volume

Nom	Fonction	Date de l'entretien
Fernando AZANCOT	Ancien président de la <i>caseta Peña Hispalense</i> , haut fonctionnaire du ministère de la culture d'Andalousie à la retraite	novembre 2018
Antonio BORREGO	Président de la <i>caseta Peña Hispalense</i> , restaurateur à la retraite	novembre 2018, mars 2019, janvier 2020, avril 2020
Juan CABRERA VALERA	Adjoint au maire en charge des <i>Fiestas mayores</i> , maire de l'arrondissement Casco Antiguo	octobre 2019, mai 2020
Antonia CARRO	Responsable de la <i>caseta Marimorena</i> , membre de Acciónred	janvier 2020
Patricia GALLEGOS	Responsable de la <i>caseta El Garbanzo Negro</i> , secrétaire d'organisation de la CGT Séville, employée d'une compagnie de téléphone	janvier 2020
Paola GALVÁN	Ancienne secrétaire générale du PCE à Séville, enseignante du secondaire à la retraite	février 2020
Belen GONZÁLEZ	Responsable de la <i>caseta Marimorena</i> , permanente de l'ONG Acciónred	janvier 2020
Cecilio GORDILLO	Membre de la CGT, typographe à la retraite	février 2020
Coral IGLESIAS	Membre d'une <i>caseta</i> , employée dans une administration	janvier 2019
Fernando LIMÓN	Ancien adjoint au maire en charge des <i>Fiestas mayores</i> , maire de l'arrondissement de Triana de 1991 à 1995	avril 2019
Rosa María MARTÍNEZ MORENO	Membre de la <i>caseta Las Chicas del Lunes</i> , anthropologue, ancienne fonctionnaire du gouvernement andalou.	mars 2019
Raquel RICO	Membre de la <i>caseta Las Chicas del Lunes</i> , universitaire à la retraite	avril 2019
José María ROJO ROMERO	Ancien membre du Parti des travailleurs d'Espagne (PTE), enseignant du secondaire à la retraite	avril 2019, juin 2019
Javier VENEGAS	Président d'une <i>caseta</i> , employé dans l'administration	février 2019



Photo L. Mimar, 2019

Annexe 2 : Table des illustrations

Photo 1	Trois femmes en <i>flamenca</i>	Photo Ludivine Mimar	Page 6
Photo 2	Une jeune cavalière à la feria	Photo Hélène Combes	Page 7
Photo 3	Le portique de la feria	Photo Hélène Combes	Page 8
Photo 4	Intérieur de la <i>caseta Peña Hispalense</i>	Photo Hélène Combes	Page 9
Photos 5	La <i>caseta</i> du PSOE	Photo Ludivine Mimar	Page 27
Photo 6	Intérieur de la <i>casetas El Garbanzo Negro</i>	Photo Hélène Combes	Page 29
Photo 7	Intérieur de la <i>casetas El Garbanzo Negro</i>	Photo Hélène Combes	Page 30
Photo 8	Une sociologue en <i>flamenca</i>	Photo Ludivine Mimar	Page 38
Document 1	J'aime la Marimorena, je m'aime comme je suis	Document mis à disposition par Acciónenred	Page 28

Les Etudes du CERI

Directeur de collection : Alain Dieckhoff

Rédactrice en chef : Judith Burko